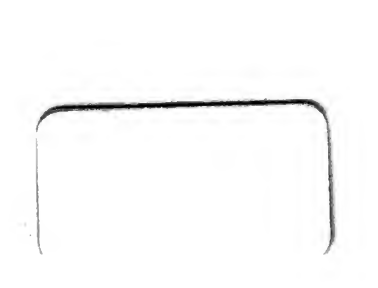




DESCRIPTION

DE LA

CATHÉDRALE

DE

STRASBOURG.

DESCRIPTION
DE LA
CATHÉDRALE
DE
STRASBOURG.

NOUVELLE ÉDITION entièrement refondue et augmentée; ornée de six nouvelles gravures.

STRASBOURG,

Chez G. L. SCHULER, imprimeur, rue des arcades N°. 5.
TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, rue des serruriers.
LEVRAULT, imprimeur-libraire, rue des juifs.

PARIS ET LONDRES,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, libraires.

1817.

PRÉFACE.

L'ÉGLISE Cathédrale de Strasbourg offre à l'antiquaire et au savant, à l'historien et au curieux, un monument précieux d'antiquité et de grandeur. Ce temple superbe, célèbre dans toute l'Europe, fait journellement l'admiration des étrangers. Le présent ouvrage guidera avec sureté ceux, qui veulent en examiner toutes les parties, et en apprécier tous les détails. Il retracera d'abord, par ordre chronologique, l'histoire particulière de la Cathédrale dans son origine, et dans les différentes révolutions qu'elle a successivement essuyée; il détaillera ensuite toutes ses parties sous le rapport local et topographique. L'indigène admirateur du chef-d'œuvre de sa patrie, se

placera avec plaisir à côté de l'observateur étranger, et ils contempleront ensemble toutes les beautés qui s'offriront à leurs regards; car rien n'anime plus l'imagination, que le souvenir de faits, qui se sont passés avant nous; ils intéressent également l'esprit et le cœur. On se plait surtout à se rapprocher de ces siècles reculés, où nos ancêtres ont élevé des monumens de piété et de magnificence. Envain l'antiquité qui les couvre, cherche-t-elle souvent à les dérober à notre connaissance; envain le temps semble-t-il vouloir les faire disparaître; la curiosité, plus active, s'empresse de déchirer le voile, et les relève bientôt de l'oubli. Le goût pour l'antiquité ecclésiastique, cet intérêt que nous prenons à tout ce qui peut avoir rapport au pays où nous avons reçu le jour, tiennent à ce respect naturel que la religion et la patrie font naître dans nos cœurs, pour tout ce qui en porte le caractère. Un temple, un tombeau même, portent dans l'âme un sentiment religieux, cette paix profonde que donne la conscience. A leur vue, les passions se taissent, et le cœur de l'homme devient calme. Le philosophe chrétien, qui considère ces monumens sous les différentes vues du passé et du présent, s'y arrête

avec complaisance. Son esprit s'en occupe, et sa méditation se fixe sur l'instabilité des choses humaines. Il en recueille les débris; il en contemple l'état présent; il entreprend même d'interroger les siècles à venir.

Pour former cette nouvelle édition de la Description de la Cathédrale de Strasbourg et de sa fameuse tour, revue, corrigée et augmentée par François Miler, *on a principalement consulté les* Essais historiques et topographiques sur l'Eglise Cathédrale de Strasbourg, par M. l'abbé Grandidier, (Strasbourg, 1782) *et la description allemande du même édifice,* Summum Argentoratensium templum, *faite au commencement du 17e siècle, par* Osée Schad, *diacre de l'église St. Pierre le vieux de Strasbourg, ouvrage assez rare aujourd'hui.*

Cette nouvelle édition peut être considérée comme un simple essai, comme un guide, qui offrira une main sûre aux amateurs, pour leur procurer une connaissance exacte et satisfaisante de toutes les beautés de la Cathédrale. Les personnes qui voudront acquérir une connaissance plus approfondie de tout ce qui peut intéresser les diverses parties de la Cathédrale, la

puiseront avec succès dans la Chronique d'Alsace de Jaques Twinger de Kœnigshofen, *chanoine de St. Thomas à Strasbourg, où il est né vers le milieu du* 14e *siècle. Sa chronique, achevée en* 1386, *est en latin et en allemand; l'original est écrit sur* 319 *grandes feuilles de parchemin, et est conservé dans les archives de la fabrique. La partie allemande a été publiée en* 1698, *par* Jean Schilter, *conseiller et avocat général de la ville de Strasbourg, où il mourut en* 1705; *il a enrichi cette édition de la chronique de Kœnigshofen, d'utiles et de nombreuses observations historiques. La* Chronique d'Alsace, *écrite en allemand, par* Bernard Herzog, *de Wissembourg, imprimée à Strasbourg, en* 1592, *fournira de même de plus amples détails sur cette matière, et beaucoup d'autres ouvrages peuvent encore être consultés.*

TABLE DES MATIÈRES.

CHIFFRES,

qui indiquent le plan de la Cathédrale.

1. Le grand autel.
2. Le lutrin.
3. Le trône de l'évêque.
4. Les staux des chanoines.
5. Les staux des prébendiers.
6. Les sièges des vicaires.
7. Les bancs des séminaristes.
8. Les escaliers du chœur.
9. Les escaliers des tribunes de musique, faites en 1743, d'après le dessin de Massol, architecte de S. A. E. Monseigneur le Cardinal de Rohan.
10. Les fonts baptismaux.
11. Les escaliers du caveau, au-dessous du chœur.
12. Les deux autels aux deux grands piliers, à côté du chœur.
13. La sacristie, à côté de l'horloge.
14. Les bénitiers.
15. L'horloge.
16. L'escalier de l'horloge.

17. Le portail en face du château royal.
18. Escalier qui conduit aux voûtes de la nef.
19. La chapelle de Ste. Cathérine.
20. Les deux autels dans cette chapelle.
21. Le puits.
22. Les anciennes archives.
23. Le portail sur la droite.
24. Les escaliers qui conduisent à la tour.
25. Le grand portail.
26. La chaire épiscopale.
27. La sacristie des prébendiers.
28. L'ancienne chaire de la paroisse.
29. L'autel du Christ.
30. La sacristie des chantres et enfans de chœur.
31. La sacristie de la paroisse.
32. Le portail de St. Laurent.
33. L'anti-sacristie des comtes ou chanoines.
34. La nouvelle sacristie des comtes, suivant le projet de Massol, en 1743.
35. La chapelle de St. Laurent, autrefois St. Martin.
36. Les trois autels dans cette chapelle.
37. La nouvelle chaire de la paroisse.
38. Escalier qui conduit aux orgues.
39. Le portail sur la gauche.
40. Escaliers qui conduisent aux voûtes du chœur.

DESCRIPTION

DE LA

CATHEDRALE DE STRASBOURG.

Histoire de la Cathédrale.

LONGTEMPS, avant J. C. Strasbourg, sous le nom d'*Argentorat*, fut habitée par une peuplade Celte. On appellait *Triboques*, *(Dreybucher,)* ces anciens habitans, de trois hêtres (*drey Buchen*) sacrées, sous lesquelles ils adoraient leurs divinités; car les Germains, comme l'observe Tacite, (de moribus Germanorum, cap. 9.) croyaient dégrader la majesté divine, en renfermant son culte dans des temples, et en la représentant sous une figure humaine. Ils attribuèrent les noms de leurs dieux à des bois qu'ils leur avaient consacrés. Un bois ainsi consacré s'est trouvé sur le lieu même, où aujourd'hui s'élève la Cathédrale. Il l'était à Esus, dieu de la guerre, et les peuples voisins, sur-tout ceux de la basse Alsace,

venaient lui offrir des sacrifices, et souvent même ils versaient le sang humain sur ses autels. Mais les Romains, ayant conquis l'Alsace et Argentorat sous Jules César, coupèrent ce bois sacré, et y bâtirent un temple, où Mars, et différentes autres divinités, recevaient l'encens. Cependant, la principale idole qu'on révérait dans le temple d'Argentorat, fut celle d'Hercule le belliqueux, ou le germanique. Ce dieu-héros était l'objet favori du culte des Germains. (Tacit. de moribus Germanorum, cap. 2.) Les Alsaciens qui prenaient les usages de ce peuple, le nommèrent *Cruzmana,* c'est-à-dire *Kriegsmann;* nom dont la signification énergique est héros de la guerre. Les lumières du christianisme ne purent éteindre son culte, et le zèle de St. Materne, apôtre de l'Alsace, ne put déraciner l'idolatrie dans la ville d'Argentorat. Ce n'est que vers l'an 349, que St. Amand, premier évêque des Triboques, doit être parvenu à faire tomber le temple d'Hercule, et à élever une église chrétienne sur ses ruines; elle-même fut presqu'entièrement détruite dans le temps de l'irruption des Barbares. Après ce facheux évènement, qu'on attribue particulièrement à Attila, roi des Huns, qui en 449 dévasta ces contrées, la ville d'Argentorat demeura

déserte, jusqu'au commencement du sixième siècle, où Clovis, roi des Francs, ému par une victoire signalée sur les Allemands, près de Talbiac en 496, et touché par les instances de sa pieuse épouse, la reine Clotilde, ouvrait les yeux à la vérité en embrassant le christianisme avec tous ses sujets. Il était si plein de zèle pour sa nouvelle religion, qu'après avoir brisé de tous côtés les idoles, il s'occupait uniquement à soumettre toutes les provinces conquises au culte du vrai Dieu. Il suivait le sage précepte de Xénophon : « qu'un Prince doit d'autant plus aimer et estimer la religion, qu'il est heureux et victorieux. »

Par ces mêmes raisons, Clovis fit reconstruire l'Eglise Cathédrale d'Argentorat, dans les années 504 à 510; comme s'il eût voulu, par un grand monument de sa piété, attester sa foi aux peuples de la Germanie, et les porter à suivre son exemple. Argentorat, dévasté par les Barbares, ne se composait alors que de quelques cabanes ou chaumières éparses. La fondation de l'Eglise Cathédrale fit revivre le christianisme en ces lieux, et releva la principale cité des Triboques. Beaucoup d'habitans qu'elle attirait dans ses environs, y bâtirent des maisons, qui formèrent la première

enceinte d'une nouvelle ville; ce qui prouve la vérité de ce qu'avance Béate Rhenan: « que les églises et maisons de Dieu étaient la cause de ce que les villes, bourgs et villages ont été formés. » Cependant cette Eglise de Notre-Dame ou le Grand Monastère, (c'est ainsi qu'on appelait la Cathédrale dès son origine,) qui devait s'élever, s'accroître et s'embellir par la succession des temps, ne fut pas telle alors, que nous la voyons aujourd'hui. Cette Eglise, la première qui en ce pays fut élevée par les Francs, fut construite en bois, suivant l'usage de ces temps. On enfonçait en terre de grands troncs d'arbres sciés par le milieu, ensorte que le côté brut était en dehors; ces troncs d'une égale hauteur, étaient placés à peu de distance les uns des autres; on les liait ensemble, en remplissant les vuides de terre ou de mortier; le tout fut couvert d'un énorme toit de chaume. L'intérieur très-simple de cette Eglise se composait du vaisseau ou allée du milieu, de deux latéraux et du chœur au fond vers l'orient. Sombre, comme toutes les églises de ces anciens temps, elle semblait inspirer la dévotion et inviter à la prière, que la distraction ou des regards indiscrets ne pouvaient jamais troubler; les entrées étaient

éclairées de lampes; on y voyait deux autels et une chaire, il n'y avait ni tableaux, ni statues. C'est tout ce que la tradition et nos anciens analistes nous ont conservé sur l'origine de la Cathédrale.

Les Rois de la première race, successeurs de Clovis, continuèrent leur protection bienveillante à la Cathédrale de Strasbourg, (*Stratebourg*), nom que la ville prit alors et qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Dagobert I. et sur-tout Dagobert II. méritent de figurer parmi les principaux bienfaiteurs de cette Eglise; cependant elle ressentit plus vivement encore les effets de la munificence de Pepin, premier Roi de la seconde race, qui vint lui-même à Strasbourg avec son épouse et ses enfans. Voulant rendre cet édifice plus solide et plus durable, il entreprit de faire construire le choeur en pierre. Il mourut en 768 et laissa à son fils la gloire de conduire son dessein à sa perfection. *Charlemagne* non-seulement exécuta la volonté de son père, mais il fit aussi des dons précieux à la Cathédrale. Elle etait déjà si riche et si superbe sous Louis-le-Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, qu'à la fin d'un poëme latin adressé à ce Prince, un moine poëte en parle comme d'un temple magnifique,

que les anges et les saints honoraient souvent de leur présence. Cependant la solidité du chœur n'empêchait pas l'édifice en bois d'être souvent exposé à des incendies, qui y portèrent de grandes dégradations. Celui qu'il éprouva en 873 consuma une partie des archives de l'Eglise. Ce malheur est arrivé sous l'évêque Ratold, qui employait une grande partie de ses biens à enrichir la Cathédrale d'ornemens en or et en pierres précieuses.

Le règne des trois Othons, qui gouvernaient l'empire germanique sur la fin du dixième siècle, fut très-propice à l'Eglise de Strasbourg. Après la mort d'Othon III, le choix pour lui succéder tomba sur Henri, duc de Bavière; mais il eut un compétiteur dans Herrmann, duc d'Alsace et de Souabe. Celui-ci, irrité de ce que *Werinhaire*, comte de Habsbourg, évêque de Strasbourg, s'était déclaré en faveur de Henri, résolut de s'en venger : il mit le siège devant la ville, et la prit d'assaut, le jour du samedi saint 1002. Les soldats, abusant du droit de la victoire, et avides de butin, ne respectèrent pas même les lieux saints. Ils pénétrèrent, à l'insçu du duc Herrmann, dans la Cathédrale; le trésor fut enlevé, les vases sacrés profanés, les prêtres arra-

chés des autels; les femmes et les filles y réfugiées, n'y trouvèrent point d'asyle contre la brutalité licencieuse d'une soldatesque effrénée, qui porta la fureur de l'impiété, jusqu'à mettre le feu à l'édifice, le jour de pâques. Le chœur bâti en pierre resista aux ravages de l'incendie; mais la nef, ce reste de l'ouvrage de Clovis, construit depuis plusieurs siècles, ne fut pas épargnée par les flammes, et fut presqu'entièrement réduite en cendres. Cependant le duc de Bavière, reconnu empereur sous le nom de Henri III, n'oubliait pas la fidélité que la ville de Strasbourg et son évêque lui avaient témoignée dans cette circonstance. Le duc Herrmann s'étant soumis peu après, fut obligé de réparer les torts que ses troupes avaient causés à la Cathédrale, et déjà l'évêque Wérinhaire prenait toutes les dispositions pour la faire rebâtir incessamment, lorsque, le jour de St.-Jean-Baptiste 1007, le feu du ciel tomba sur le sanctuaire dévasté, qu'on s'était disposé à retablir, et acheva de consumer ce que peu de temps auparavant la violence de l'incendie, et la fureur du soldat avaient ménagé : il ne resta sur pied que le chœur. L'excellent évêque Wérinhaire très-sensible à ce nouveau desastre, n'en perdait point courage. Il commençait

par secourir les habitans incendiés, en leur distribuant les quêtes qu'il fit faire pour le retablissement de leurs maisons.

Il employait ensuite tous les moyens pour la reconstruction de son Eglise; le clergé de son diocèse se cottisait, et formait un fonds très-considérable pour cet objet; à cette contribution volontaire se joignaient les libéralités de l'empereur Henri, qui en 1019 vint lui-même à Strasbourg, et y vit avec une grande satisfaction, les progrès du nouvel édifice. D'habiles orateurs appellaient des collectes de toutes parts, et des indulgences étaient accordées par l'évêque à tous les fidèles qui, par des dons généreux, contribueraient à cette œuvre méritoire. Par tant de moyens réunis, Wérinhaire parvint à son but. Les ressources dont il pouvait disposer, le mirent à même de concevoir l'idée d'une vaste et superbe entreprise.

Pour y porter la première main, l'évêque s'entoura, dès la même année 1007, des plus célèbres architectes, pour en dresser le plan. Huit années suffissaient à peine pour réunir les premiers matériaux; les belles pierres de taille, destinées à cette construction, furent amenées de la vallée dite *Kronthal*, entre Marlenheim et Wasse-

lonne, par voie de corvées de serfs et de paysans, de 12 à 20 lieues à la ronde, que l'on nourrissait ordinairement sur la place entre la Cathédrale et le palais épiscopal, aujourdhui château royal, à laquelle cette circonstance a conservé le nom de *Frohnhoff*, cour des corvées.

Enfin en 1015 on commença à enlever les anciens fondemens, pour en jeter de plus solides. En les creusant, on trouva plusieurs corps et cercueils d'évêques de Strasbourg, qui furent déposés dans une chapelle voisine, en attendant que tout fût achevé. Les nouveaux fondemens, de plus de trente pieds de profondeur, furent posés, comme on l'assure, sur des pilotis de bois d'aulne, fixés, liés et couverts d'un ciment de chaux-vive, de briques et de charbons pilés, et sur cette base on posa les premières pierres de taille. Cette opération fondamentale achevée, l'élévation de la Cathédrale s'avançait majestueusement par une constante assiduité. On dit que pendant 13 ans, plus de cent mille personnes furent employées à cette construction, dont beaucoup venaient de contrées lointaines, et travaillaient gratuitement, dans la seule intention d'expier des péchés et de gagner les indulgences promises. De cette manière on vit en

1028 l'édifice porté jusqu'à la toiture. Deux rangs de colonnes, soutenant des galeries des deux cotés, partageaient en trois le long de la basilique, bâtie au commencement du onzième siècle; le milieu formait la nef, comme on la voit encore aujourd'hui.

La galerie du midi était destinée aux hommes; celle du septentrion aux femmes. Le long des murs de l'Eglise, un cloître, offrant des cellules, favorisait la méditation et la prière. On en fit des chapelles, telles que celles de St. George, de St. Blaise, de St. Grégoire et autres, qui se multipliaient beaucoup par la suite. Devant les portes de l'Eglise, jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui la fontaine de l'ancien marché aux poissons, s'étendaient des galeries couvertes, soutenues par des colonnes; c'est là que se tenaient les mendians; au fond un vestibule recevait les pénitens; derrière le chœur, à l'orient, était la demeure des chanoines et de tous ceux qui étaient attachés à l'Eglise; on la nommait la cour des frères, (*Bruderhoff*); du côté du midi s'élevait le palais épiscopal. La Cathédrale était encore entourée d'un hôpital, de plusieurs cimetières, dont le principal était celui de St. Michel; de différens

bâtimens claustraux, de jardins et de cours. C'est ainsi qu'en 1028 on a vu cette noble bâtise, digne d'admiration, quoique non-achevée. Cependant les architectes d'alors commirent une faute, aux yeux des connaisseurs modernes, en laissant subsister l'ancien chœur de Charlemagne, qui n'est en aucune proportion avec le reste de l'édifice; mais en considérant ce temple auguste, on n'en est pas moins surpris de la hardiesse de l'entreprise et de la manière active et soutenue dont elle a été poursuivie.

L'homme, sous les auspices duquel la grande bâtise fut commencée, et qui eut bien mérité de la voir achevée, le vénérable évêque Wérinhaire, mourût le 28 octobre 1028. Le monument en pierre, qui lui a été érigé, est perdu; ses actions lui en ont élevé un autre; il est impérissable; la reconnaissance en perpétue la durée.

Après sa mort, les travaux de la Cathédrale ne furent suivis qu'avec une extrême lenteur. On attribue cette espèce d'interruption, soit au peu de zèle des évêques subséquens et à leurs discussions intéressées avec le magistrat, à cause des biens de la fabrique; soit à l'insouciance des fidèles; soit au défaut d'ouvriers; soit aux fréquens incendies, qui, sur-tout en 1130, 1140, 1150

et 1176, ont fortement endommagé l'édifice; soit enfin aux guerres qui dévastèrent le pays, et à d'autres calamités du moment. Le pape Léon IX, né alsacien, vint à Strasbourg au mois de janvier 1050. Il visita la Cathédrale et en approuva beaucoup le dessin. Les nouvelles indulgences qu'il accordait à ceux qui viendraient y travailler, attirèrent beaucoup d'ouvriers étrangers et remirent les travaux en activité. Ces bonnes dispositions étaient cependant loin de produire l'effet desiré. Ce ne fut qu'au retour de la paix, en 1275, après 260 années de travaux, que l'Eglise Cathédrale a été achevée. Dès ce moment, le génie entreprenant de l'évêque Wérinhaire paraissait revivre; car, à peine l'ouvrage qu'il avait commencé fut-il achevé, qu'on songeait à l'élévation d'une tour, et qu'on commençait à recueillir des matériaux pour cette nouvelle construction. L'année suivante, 1276, on se mit à creuser les fondemens, sur lesquels on devait l'élever.

Le jour de la purification de la Sainte-Vierge, *Conrad de Lichtemberg*, qui venait de monter sur le siège épiscopal, célébra la grande-messe; elle fut suivie d'une nombreuse procession; on fit trois fois le tour de l'Eglise, et de la place designée pour

le nouvel édifice. A l'issue de cette cérémonie, l'évêque sortit trois pelletées de terre, et son exemple fut suivi par les chanoines et par le reste du clergé. Les ouvriers commencèrent ensuite à creuser les fondemens. Deux d'entr'eux se disputèrent l'honneur de mettre la première main à l'endroit d'où l'évêque avait enlevé la terre ; la dispute devint très vive, et l'un des maîtres-maçons y fut tué par l'autre à coups-de-pelle. Le prélat, effrayé de cet accident, fit cesser les travaux pendant neuf jours, au bout desquels il bénit de nouveau l'emplacement.

Les fondemens de la tour, jetés avec les mêmes précautions que ceux de l'Eglise, avaient aussi la même profondeur. Ils ne furent posés que l'année suivante. Conrad de Lichtemberg en posa la première pierre le 25 mai 1277.

Si, en parlant d'un monument tel que la Cathédrale de Strasbourg, il est juste de nommer avec reconnaissance les hommes qui en ont conçu l'idée, et qui ont contribué à sa perfection ; il ne l'est pas moins de payer un tribut de notre gratitude aux architectes, qui ont exécuté ces idées et leur ont donné la vie et l'existence, et d'en perpétuer la mémoire. Les chroniques du temps ne nous ont malheureusement pas

conservé les noms des architectes de l'Eglise; mais l'ancienne inscription, autrefois placée au-dessus de la grande porte de la Cathédrale,

« *Anno Domini M. CC. LXXVII. in die beati urbani hoc gloriosum opus inchoavit M. Ervinus de Steinbach.* »

prouve qu'*Ervin de Steinbach*, ainsi nommé parcequ'il était originaire de la petite ville de Steinbach, dans le duché de Bade, a commencé le glorieux ouvrage de l'élévation de la tour de la Cathédrale, le jour de St.-Urbain, 25 mai 1277. Cet Ervin de Steinbach fut donc le premier architecte de la tour, et c'est par lui sans doute, qu'a été dressé le plan hardi et sublime de cet édifice admirable; plan que l'on conserve encore, en vélin, dans les archives de la fabrique, et suivant lequel, ainsi que d'après le témoignage de Kœnigshoffen, il devait y avoir une tour sur chacun des deux portails qui répondent aux latéraux, et chacune de ces tours devait être élevée à la hauteur de 594 pieds; mais il n'y eut que celle du côté du nord qui fut achevée à une hauteur de 490 pieds, tandis que de la tour à droite, il n'a été élevé que quelques marches au-dessus de la platte-forme.

Pour pouvoir faire exécuter le plan de l'architecte Ervin, l'actif Conrad de Lichtemberg accordait, à l'exemple de l'évêque Wérinhaire, de grandes indulgences à tous ceux qui contribueraient par leurs largesses aux frais de la construction de l'Eglise Cathédrale et de sa tour. Par ce moyen, l'on vit des ouvriers venir du fond de l'Autriche et d'autres pays lointains, qui y travaillaient gratuitement. Plusieurs personnes s'empressèrent de gagner ces indulgences par de riches dotations, lesquelles, jointes aux aumônes que faisaient journellement les fidèles, attirés de même par l'appât des indulgences promises, augmentaient considérablement les fonds de la *fabrique* de la Cathédrale, assez négligemment administrée par le grand-chapitre. Les richesses dont il a pu disposer, n'ont produit aucune activité dans la construction, et toutes les espérances, que tant de ressources devaient inspirer, ont été trompées, ce qui détermina en 1290 les anciens chanoines à céder l'administration et la régie des revenus de la fabrique au magistrat de Strasbourg ; cession dont l'évènement a justifié la sagesse.

La fabrique de la Cathédrale est encore aujourd'hui administrée par la ville; son

receveur laïque demeure dans la maison dite *Frauenhaus*, bâtie vers la fin du seizième siècle sur le *Frohnhoff*, à côté du château royal. Là sont les archives, où le curieux peut consulter les renseignemens relatifs à la Cathédrale.

Conrad de Lichtemberg, secondant lui-même le zèle du magistrat, qui ménageait fort bien et augmentait considérablement les revenus de la fabrique, assembla en 1294 un synode général, dans lequel il fut statué, que tous les ecclésiastiques de la ville et du diocèse donneraient, pour la bâtise de l'Eglise et de la tour, le quart de leurs revenus pendant quatre ans; conduite généreuse, dont le clergé de l'évêque Wérinhaire avait déjà donné l'exemple en 1007.

La grande entreprise fut entravée par quelques malheurs imprévus : le 24 septembre 1289 un violent tremblement de terre ébranla tellement les piliers de la Cathédrale, qu'on craignait la chûte de tout l'édifice. Un accident plus fâcheux arriva neuf ans après, au moment de la plus grande activité des travaux, qui fit presque desespérer du succès ultérieur de l'entreprise, et recula de beaucoup l'époque de son achèvement. L'Empereur Albert avait fait un séjour de trois mois à Strasbourg; il en

partit le 14 août 1298. Un de ses cavaliers laissa par imprudence de la lumière dans une écurie du palais épiscopal, où l'Empereur avait logé, et cette inattention produisit un terrible incendie. Le feu ne se déclara que le lendemain matin, jour de l'assomption, et 355 maisons de la ville furent réduites en cendres. Enfin le feu se communiqua au bâtiment de la Cathédrale par le cordage d'une grue, qui servait à élever des matériaux. Toute l'enceinte qui renfermait les cloches et les orgues, la couverture et tout ce qu'il y avait de charpente, ainsi que différens embellissemens, furent consumés; plusieurs ouvrages en pierre éclatèrent et crevèrent par la force du feu. Les murs et les voutes menaçaient ruine; le plomb même, dont la toiture venait d'être recouverte, fondit par la grande chaleur et coula jusque dans la Brûche.

Le grand Ervin de Steinbach présida aux travaux du noble bâtiment, jusqu'à sa mort, survenue le 16 février 1318. Il fut enterré dans le cloître de la Cathédrale, à côté de Husa, sa femme. On lisait l'indication suivante de son état et du jour de sa mort, sur son épitaphe:

« *Anno Domini M CCC XVIII Kal.*

Februarii obiit Magister Ervinus, Gubernator fabricæ ecclesiæ Argentinensis. »

L'épitaphe de son épouse, morte à peu près deux ans avant lui, était ainsi conçue:

« *Anno Domini M CCC XVI. XII Kal. Augusti, obiit domina Husa, uxor Magistri Ervini.* »

Toute la famille d'Ervin de Steinbach se distingua par sa laborieuse industrie. Sa fille Sabine sculpta pour le portail du midi, vis-à-vis le château royal, plusieurs pièces d'ornement; ses deux fils furent de parfaits architectes, et Jean, l'un d'eux, eut l'avantage de succéder à son père, en qualité d'architecte de la Cathédrale, où il acquit une grande réputation. Il éleva la tour presqu'à la platte-forme, en suivant fidèlement le plan de son père. Quelle douce recompense l'ingénieux artiste a-t-il dû trouver dans la contemplation du succès de la grande entreprise, qu'il pouvait à juste titre considérer comme un ouvrage de famille! Couvert d'une haute considération et de regrets, il alla joindre son père dans la tombe le 15 avril 1339, ce qui était dit sur son épitaphe:

« *Anno Domini M CCC XXXIX. XV Kal. Aprilis obiit Magister Joannes, filius Ervini Magistri, operis sui æmulus.* »

On ignore les noms des architectes qui lui succédèrent, et qui poussèrent la tour depuis la platte-forme, achevée en 1365, jusqu'aux quatre escaliers tournans, qui se trouvent à la naissance de la flèche. On découvrait bien, taillées, en différens endroits dans la pierre, les armes de plusieurs architectes, qui pendant un siècle ont travaillé à la tour; mais leurs noms ont resté inconnus. Il est certain que *Jean Hülz*, natif de Cologne, fut appellé au commencement du 15[e] siècle, pour présider aux travaux de la Cathédrale; qu'il finit, en 1435, les escaliers tournans, et en 1439 le surplus de la tour.

La merveilleuse entreprise fut donc enfin achevée, après 162 années de travaux à la tour seulement, et 424 ans à l'édifice entier, depuis le temps de l'évêque Wérinhaire.

Le jour de St. Jean-Baptiste, 24 juin 1439, on plaça sur le sommet de la tour une croix, au dessus de laquelle fut encore élevée la statue de la Sainte-Vierge, déclarée Protectrice de l'Eglise et de la ville,

par Louis, fils de Charlemagne. Quel heureux moment pour les temoins de ce grand spectacle! Qu'ils doivent avoir éprouvé de joie, en voyant si glorieusement couronné ce sublime monument, élevé par tant d'efforts et tant de sacrifices!

C'est en ce temps de l'achèvement de la Cathédrale, qu'on paraît pouvoir placer l'origine de l'ordre des *Francs-Maçons*, dont la dénomination au moins, semble avoir eue la ville de Strasbourg pour berceau. La Cathédrale, ce nouveau temple de Salomon, repandait au loin la réputation des maçons de Strasbourg. Vienne, Cologne, Zuric, Landshut, Fribourg, etc. firent construire des tours à l'imitation de celle de Strasbourg; mais elles n'en atteignirent ni la hauteur, ni la beauté, ni la hardiesse. Les maçons préposés à la construction de ces différens monumens, et leurs élèves, se repandirent dans toute l'Allemagne, où leurs noms devinrent bientôt fameux. Pour se distinguer du commun de la gent maçonnique, qui ne savait employer que le mortier et la truelle, tandis qu'eux ne maniaient que l'équerre, le niveau et le compas, ils formèrent des associations, qu'ils appellèrent en allemand *Hütten* (loges). Toutes ces loges s'accor-

dèrent à reconnaître la supériorité de celle de Strasbourg, d'où elle fut nommée *Haupt-Hütte* (loge métropole), sous la direction de laquelle, toutes ces différentes associations formèrent, dès-lors, une seule société pour toute l'Allemagne. Dans une assemblée des différens maîtres des loges particulières, tenue à Ratisbonne, le 25 avril 1459, on arrêta les premiers statuts, et on convint, par un acte solemnel, que toujours l'architecte de la Cathédrale de Strasbourg, serait le Grand-Maître unique et perpétuel de la confrérie générale des maçons-libres de l'Allemagne. Maître Jodaque Dotzinger, de Worms, qui avait succédé en 1449 à Jean Hülz, dans l'emploi d'architecte de la Cathédrale, et qui avait déjà beaucoup contribué à la consolidation de la confraternité, fut reconnu de droit premier Grand-Maître de l'ordre. Jean Hammerer, Jaques de Landshut, Conrad Wagt, et d'autres architectes de la Cathédrale, lui succédèrent dans le rang de Grand-Maître des francs-maçons d'Allemagne. Un diplôme de l'Empereur Maximilien I, daté de Strasbourg, 3 octobre 1498, confirma la fondation et les statuts des loges, dont les droits et les privilèges furent renouvellés à diverses époques, par Charles-Quint,

Ferdinand I. et leurs successeurs. Pour se reconnaître entr'eux, les membres de cet ordre introduisirent des paroles, signes et attouchemens. Les receptions aux différens grades d'apprentifs, de compagnons et de maîtres, furent coordonnées avec des cérémonies analogues et emblématiques, dont la connaissance devait être dérobée à jamais aux *profanes*, (étrangers à l'ordre), par le serment de la plus sévère discrétion; condition principale d'admission. La pratique des devoirs religieux, une conduite morale et vertueuse, formaient les caractères sans lesquels on ne pouvait être reçu, ni conservé. Sur le temoignage favorable d'un maître, un apprentif pouvait aspirer au grade de compagnon, et à celui de maître, après quelques années d'épreuve. Un fond commun, alimenté par les frais de reception de grades, pourvoyait à l'entretien des sociétaires infirmes ou nécessiteux. Cette confraternité exerçait une jurisdiction particulière, indépendante de celle de la corporation des autres maçons. La loge métropole de Strasbourg jugeait sans appel toutes les contestations portées devant elle, selon les statuts de la confrérie. Les jugemens qu'elle rendait, portaient le nom de *Hütten-Briefe*, ou mandemens

de loge. Vingt-deux loges, tant en Allemagne, qu'en Suisse, et jusqu'aux confins de l'Italie, reconnurent formellement cette juridiction et ces statuts. Elle fut particulièrement consultée par les habitans de Strasbourg, à l'effet de prévenir ou de décider les difficultés sur les opérations, dévis et marchés relatifs aux constructions. Le magistrat de cette ville lui en concéda même entièrement l'attribution en 1461; mais de fréquens abus d'autorité, en firent cesser l'exercice en 1620. Les francs-maçons de Strasbourg ont établi leur tribunal puissant et considéré dans une loge, dite Cour des maçons, (*Maurer-Hof,*) ou loge de pierre, (*Steinhütte*). Ce souvenir seul cependant ne saurait suffire pour fixer l'attention des curieux sur l'examen de ces lieux, sans ornemens et sans splendeur; ils peuvent devenir intéressans, lorsque l'on saura, que pendant tout le temps employé à la construction de la Cathédrale, ils ont été une véritable académie de sculpture et d'architecture. Encore aujourd'hui l'on y travaille à réparer de suite, d'après les anciens plans et modèles, les dégradations que l'immense édifice peut éprouver, et sous ce rapport, il est le vrai établissement conservateur des antiques beautés de

la Cathédrale. Cet intéressant attelier, au sud de l'Eglise, entre celle-ci et les loges extérieures, nouvellement transformées en boutiques, prend son entrée sur le *Frohnhoff*, (cour des corvées), vis-à-vis le château royal; une porte dans l'intérieur de l'Eglise, y conduit de même.

Après cette digression, qui nous a paru mériter quelqu'attention, nous reprenons le fil de l'histoire de la Cathédrale.

Jean Hültz, l'architecte, est mort dix années après avoir achevé la construction de la tour de la Cathédrale. Une inscription allemande, sur une pierre sépulchrale, trouvée dans l'Eglise, porte:

« 1449 *starb der ehrsame und kunstreiche Johann Hülz, Werkmeister dieses Bau's und Vollbringer des hohen Thurms, hier zu Strasburg; deme Gott Gnade mittheile und die Huld!* »

Ce qui veut dire: » En 1449 décéda à Strasbourg l'honorable et ingénieux Jean Hülz, architecte de la Cathédrale, qui a terminé la construction de la haute tour; que Dieu le reçoive dans sa grâce et sa bonté. »

Indépendamment de cet homme habile, qui a conduit vers sa fin la bâtise de la Cathédrale, plusieurs autres architectes ont

contribué après lui à sa perfection, en embellissant quelques parties de détail, et en renouvellant avec soin tout ce que des accidens, ou l'intempérie de la saison y avaient dégradé, notamment dans les belles compositions de la tour.

Nous avons déjà fait observer combien cet édifice, avant d'être achevé, avait souffert par des incendies, des tempêtes et des tremblemens de terre; nous ajouterons encore quelques faits à ce chapitre.

En 1356 et 1357 de si violens tremblemens de terre se firent ressentir à Strasbourg, que la tour de la Cathédrale en fut fortement endommagée. La destruction d'un grand nombre de maisons épouvanta les habitans de la ville, qu'ils se disposèrent à l'abandonner, pour chercher un asyle sous des tentes dressées dans la campagne. Ce danger imminent détermina le clergé et la bourgeoisie de fonder une procession solemnelle et une distribution d'aumônes, chaque année au jour de St. Luc, auquel la première secousse violente fut ressentie, à l'effet d'implorer la grâce divine de détourner de la ville cette calamité.

En 1384 les flammes ont ravagé encore quelques parties intéressantes de la Cathédrale. Des ouvriers, travaillant à la répa-

ration des orgues, qui avaient imprudemment abandonné un feu nécessaire à cette occupation, en furent la cause. L'incendie éclata au milieu de la nuit; les orgues et leurs accessoires, et toute la partie de la toiture recouverte en plomb, qui s'étendait depuis les bases de la tour jusqu'au chœur, devinrent la proie des flammes; on n'a pu sauver qu'avec peine les autres parties de l'édifice, sujettes à être consumées.

En 1397 la Cathédrale fut encore fort endommagée par un incendie, dont les progrès étaient d'autant plus rapides, qu'il éclata pendant un temps très-impétueux. La hauteur prodigieuse de la tour, qui s'élève dans les nues, et qui semble provoquer l'orage, et domine majestueusement tous les édifices de la ville et les campagnes, l'expose plus particulièrement aux ravages de la foudre, qui rencontre des conducteurs épars dans la quantité immense de crampons et de barres de fer, au moyen desquels ses parties sont fixées, et ses jours coupés.

En 1533 le vent renversa plusieurs tourelles et galeries de la Cathédrale, dont des masses de pierres tombèrent sur le pavé.

En 1562 et encore au mois de juin 1565

plus particulièrement, la foudre éclata sur la tour, et endommagea si fortement la partie qu'on appelle couronne, qu'elle était sur le point de se détacher. Sa réparation exigeait des frais énormes. A peine les échaffaudages furent-ils placés, que, pendant la nuit, la foudre y mit le feu, qu'une pluie abondante a cependant heureusement éteint.

Le 29 juin 1568 le feu du ciel tomba dans le chœur, à travers la toiture qu'il brûla, et dont il fondit le plomb.

En 1574, le 17 juin, il s'éleva subitement un si terrible orage, avec grêle et tremblement de terre, que, comme dit Schad, (*Beschreibung des Münsters, pag.* 22), on croyait que la fin du monde était arrivée. Trois coups de foudre éclatèrent sur la Cathédrale et y causèrent de nombreuses dégradations.

Le 7 mars 1584, pendant une forte neige, la foudre tomba sur la cloche de l'horloge de la tour, et fixa contre elle le marteau qui frappait les heures; évènement singulier, qui a encore eu lieu en 1714. Il a fallu employer la force d'instrumens, pour détacher ces deux corps de métaux différens.

En 1625 un terrible coup de tonnère tomba de rechef sur la couronne, et y fit

un grand ravage. Presque toute la partie supérieure de la tour fut brisée, et plusieurs pierres en furent lancées dans les rues, indépendamment d'autres dégats moins signifians causés par cet orage.

La tour, par tous ces facheux accidens, fut dégradée et ébranlée au point, qu'on en craignait la chute. Pour obvier à ce danger, on se vit obligé de démolir 28 pieds de sa hauteur. Jean Heckler, alors architecte de la fabrique, la reporta à son élévation primitive, dans la même forme, et dans le même genre de construction.

En 1654 la foudre se jetta avec un fracas épouvantable sur la Cathédrale. Elle disloqua et brisa, avec plus de force encore, une portion bien plus considérable de la partie supérieure de la tour. Il fallait promptement réparer le facheux effet de ce malheureux accident. L'entreprise était périlleuse; elle fut confiée à Jean George Heckler, fils et successeur du précédent architecte; il fit abattre jusqu'à 58 pieds de l'ancienne hauteur de la tour; trois années entières suffirent à peine, pour remettre cette partie en état, et pour ajouter, à ce qu'on dit, un pied, dix pouces et demi, à son élévation originaire.

L'année 1759 devait sur-tout devenir

desastreuse à l'édifice de la Cathédrale. Le 27 juillet, après-midi, pendant un temps doux et serin, la foudre tomba sur la flêche de la tour. Le coup ne fut pas fort, et n'abattit que quelques pierres; mais un globe de feu, dans la forme d'un tourbillon de souffre, s'élança sur le grand toit de plomb, qui couvrait la nef depuis le chœur jusqu'à la grande porte. L'inflammation rapide de ce toit fit que dans moins d'une heure, tout était en feu, d'une extrêmité à l'autre; le plomb fondu tombait en liquide enflammé de la voute sur le pavé de l'Eglise, et même sur le maître-autel. Tout ce qui était en bois, depuis la tour, qui renferme les cloches, jusqu'à la tour octogone nommée la mître, fut consumé par les flammes. Vers les trois heures, le feu attaqua cette dernière tour, qui couvre le grand-autel. Deux de ses huit pyramides en pierre, calcinées par l'extrême force du feu, écrasèrent, en tombant avec fracas, des voûtes et des arcs. Les six autres pyramides menaçaient aussi de tomber; on fut obligé depuis de les abattre. Deux fois les flammes gagnèrent la charpente de la partie où sont les cloches; mais le changement de vent et les prompts secours qu'on y apporta, quoiqu'avec beaucoup de difficulté,

garantirent cette tour et les maisons voisines, d'une entière destruction, que la chûte des cloches eût rendue inévitable. L'action des pompes fut si vive, que tous les puits des environs étaient à sec, et que dans l'Eglise on marchait dans l'eau. Par la rapidité de ces secours, l'horloge, les orgues, la chaire, les chapelles, etc. furent sauvés et n'éprouvèrent aucun dommage. Personne ne périt, et même personne ne fut blessé lors de cet incendie, qui réduisit la Cathédrale dans un bien triste état. Cependant ce malheur semblait n'avoir pas encore appaisé l'orage. Dès le 15 septembre de la même année, une tempête épouvantable éclata sur la ville; elle dura longtemps; les éclairs ressemblaient à des flammes agitées par les vents; les maisons paraissaient tout en feu; les coups de tonnère pressés et fréquens, produisaient l'anxiété que font naître des secousses continues d'un tremblement de terre. A chaque coup, la foudre semblait annoncer la ruine de la Cathédrale; cependant elle n'en souffrit pas tant qu'on aurait pu le craindre; la couronne et quelques autres parties de la tour, ont été endommagées, et beaucoup de pierres sont tombées du haut de l'édifice; mais il n'arriva point d'accident dans l'intérieur de l'Eglise.

Quatre années, et des sommes considérables suffirent à peine, pour réparer ces grandes dégradations. Le toit, qui s'étend sur la nef, ainsi que celui au-dessus de la coupole du dôme, furent recouverts en cuivre rouge; le cœur fut pavé en marbre, et une partie de sa boiserie fut dorée; un nouveau maître-autel fut construit, et en général toutes les parties alors endommagées, devinrent plus belles et plus solides que jamais.

Les soins que l'on a pris pour la conservation et l'embellissement de la Cathédrale, après tous les fâcheux événemens dont nous venons de donner le détail, ont produit le meilleur effet; des secours prompts, des travaux assidus, font encore aujourdhui l'éloge des anciens préposés de ce grand édifice. Il est naturel que l'attention devait alors se fixer sur les moyens de le garantir des dangers du tonnère. Le savant physicien, Barbier de Tinan, dans un mémoire imprimé en 1780, a indiqué des mesures propres à en préserver la tour; un conducteur extrêmement compliqué, a été le principal objet de ses propositions; mais, soit que la structure extraordinaire du bâtiment, soit que les trop grandes dépenses nécessaires à cette entreprise, aient rendu son

exécution impossible; il ne se trouve pas encore de paratonnère sur la Cathédrale; néanmoins depuis plusieurs années la Cathédrale n'a plus tant souffert des orages, et les réparations se sont faites à peu de frais. Aussi a-t-on fait cesser l'abus de sonner les cloches à l'approche d'une tempête.

Ce n'est pas aux élémens seuls, c'est aussi à la violence des hommes que ce superbe édifice a été exposé. Dans le cours de la tourmente révolutionnaire, on a poussé le délire du nivellement général jusqu'à proposer de démolir la tour de la Cathédrale, parce que son imposante élévation, disaient les niveleurs, choquait les lois de l'égalité. Un bon nombre des plus précieux ornemens de ce temple furent enlevés, mutilés ou même entièrement brisés. Nous n'aurons que trop souvent lieu d'en parler dans la description des différentes parties de ce beau monument. Sous la direction éclairée de Mr. Spindler, architecte actuel de la Cathédrale, on s'occupe à faire toutes les réparations possibles. Ce travail exige des dépenses considérables et un goût exquis, pour retablir toutes les parties dans leur forme primitive.

Telle est l'hisoire succinte de la Cathédrale, de ce chef-d'œuvre d'architecture,

qui repose sur d'inébranlables fondemens, et qui a resisté jusqu'à ce jour, à tous les orages. — L'observateur, ami du grand et du beau, ne peut se refuser à lui porter son tribut d'admiration, et en l'examinant dans ses détails, à la description desquels nous allons passer, il est sûr de trouver une vraie jouissance.

DESCRIPTION
DE LA CATHÉDRALE.

Cette description doit donner au lecteur une idée juste et satisfaisante de la Cathédrale, et servir de guide à l'observateur, jaloux d'en visiter les détails. Il convient de contempler ce superbe monument sur la place dite du dôme, formant la partie la plus élevée de la ville, d'où l'aspect en est vraiment majestueux. Il serait à desirer que cette place fut plus vaste; cependant son étendue est suffissante pour permettre d'y voir aisément toute la face principale du temple tourné vers l'orient, comme la plupart des églises.

Arrivé sur cette place, le frontispice de la Cathédrale présente d'abord:

Les Portails,

au nombre de trois, placés au fond d'un parvis en pierres de taille, élevé de quelques dégrés, et entouré de chaines. Commencé en 1772, ce parvis, qui règne sur toute la largeur de cette face, n'a été achevé

qu'en 1778. Auparavant, quelques misérables boutiques, adossées contre les murs extérieurs, masquaient tous les ornemens de ce côté, et autorisaient le reproche du voyageur, que loin de pouvoir examiner les beautés de ce fameux portail, il avait tout au plus trouvé praticable l'entrée de l'Eglise.

Cet ancien état des choses est présenté par une belle gravure, qui se trouve dans la description de la Cathédrale, par Schad. L'indemnité due aux particuliers propriétaires de ces baraques, avait longtemps empêché le magistrat d'en ordonner la démolition, lorsqu'en 1770, J. M. Hagé, garde de l'Eglise Cathédrale, fut assassiné dans le sanctuaire même. Par suite de cet attentat, l'Eglise fut déclarée profanée et interdite pendant quelque temps, et les assassins, qui ont porté vingt-trois blessures à leur malheureuse victime, et qui n'ont jamais pu être découverts, furent excommuniés en chaire, au son lugubre de la grosse cloche. Quelques unes de ces boutiques ayant même servi de buvettes, il y avait tout lieu de présumer que les brigands auront profité de leur proximité, pour s'introduire furtivement dans l'Eglise, et le magistrat, d'accord avec les directeurs de la fabrique, à la sollicitation de Mr. l'abbé Rauch, maître

des cérémonies, fit démolir ces vieilles baraques, dégager les portails et élever le beau parvis que l'on voit actuellement.

Les trois portails qui décorent le frontispice de la Cathédrale, furent bâtis en 1277, par Ervin de Steinbach. Outre l'exacte proportion de l'ensemble, la beauté et le naturel des statues, et le fini des traits historiques, tirés de l'écriture sainte, méritent, de fixer l'attention, sous tous les rapports.

Le grand portail du milieu, qui est le plus beau de ceux qui décorent la Cathédrale, est orné de six colonnes et de plusieurs belles statues, élevées sur un triangle, au-dessus duquel est Dieu le père; plus bas la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et puis le roi Salomon, assis sur son trône, environné de douze lions et d'autres figures. Le fronteau avait autrefois dans sa perspective cinq rangs de statues, placées tout au tour; le premier rang du haut représentait dix-huit traits historiques, pris de la genèse, chap. 1—4, savoir:

1. La création du monde.
2. L'Esprit de Dieu planant sur les eaux.
3. La création du soleil et de la lune.
4. La séparation des eaux et de l'air.
5. La création du firmament;

6. Celle des arbres et des plantes;
7. Des oiseaux et des poissons;
8. Des animaux quadrupèdes;
9. Des hommes;
10. Dieu leur défend de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.
11. Eve, trompée par le serpent, séduit Adam.
12. Dieu appelle Adam.
13. Adam et Eve chassés du paradis.
14. La naissance de Caïn et d'Abel.
15. Adam cultivant la terre et Eve occupée à filer.
16. Sacrifices de Caïn et d'Abel.
17. Fratricide de Caïn,
18. et sa fuite.

Le second rang représentait seize autres faits historiques du vieux testament, savoir:

1. Abraham, à genoux devant les anges, ses hôtes, demande grâce pour Lot et les Sodomites.
2. Le sacrifice d'Abraham.
3. L'arche de Noë.
4. Cham insulte son père.
5. Le beau songe de Jacob, de l'échelle du ciel.
6. Moïse voit le buisson ardent.

7. Le serpent d'airain.
8. Moïse frappe le rocher pour trouver de l'eau.
9. Les successeurs de Moïse, Josué et Judas.
10. Othoniel, premier juge.
11. Elie laisse son manteau à son serviteur Elisée.
12. Jonas jeté sur le rivage par la baleine.
13. Samson déchire le lion.
14. Le roi Ezéchias demande la santé.
15. Josué fait poser une pierre sous un chêne, près de Sichem.
16. La conversion du roi Manasses.

Le troisième rang représentait quatorze figures des martyres des douze apôtres, de St. Etienne et de St. Laurent.

On voyait dans le quatrième rang douze figures des quatre évangélistes et des huit premiers pères de l'église.

Le cinquième et dernier rang enfin, contenait dix figures des miracles de Jésus-Christ.

Au-dessus de la porte se trouvent quatre rangs de figures, représentant les principaux traits de la passion et de la résurrection de J. C.; savoir : son entrée dans Jérusalem le jour des rameaux; la sainte cêne; les mauvais traitemens qu'il

essuya chez Caïphe; la flagellation; le couronnement; le crucifiement; la sépulture; la résurrection; l'apparition à ses disciples; St. Thomas touchant les plaies de son maître, et l'ascension. On y voyait aussi le suicide du traitre Judas, instigué du démon, qui paraissait derrière lui sous la figure d'un bouc. Toutes ces figures ont été rendues méconnaissables pendant la révolution. Des deux côtés de ce portail on voit plusieurs anges, avec des instrumens de musique; quelques unes de ces dernières figures ont été réparées. Aux deux côtés de la porte, il y a quatorze grandes statues en pierre, représentant les grands prêtres et les scribes, qui ont contribué à la mort du fils de Dieu. La grande porte d'entrée est partagée en deux par un pilier, sur lequel on voit la statue de la Ste. Vierge, avec l'enfant Jésus sur les bras. Autrefois cette entrée était fermée par une double porte; les deux battans, qui donnent en dehors, sont faits en planches; ils servaient à couvrir les deux autres battans, qui s'ouvraient dans l'intérieur de l'Eglise, et qui étaient d'airain.

On avait gravé sur cette porte d'airain les sept planètes avec leurs noms : *Sol, Luna, Mars, Mercurius, Jupiter, Venus* et *Saturnus*. On y voyait ensuite quelques

images de Saints ; plusieurs figures historiques du vieux testament; les mystères de l'incarnation, de la résurrection, des apparitions et de l'ascension de notre Seigneur; et les martyrs des douce apôtres, de St. Etienne, St. Denis, St. Laurent et de plusieurs autres évêques et Saints.

On lisait sur les deux battans de cette porte les inscriptions suivantes:

« *Argentina bona cum sis splendore corona, Lætaris Palma quam virgine ducis ab alma.* »

« *Anno Domini* 1343 *in vigilia B. Adelphi reædificata sunt hæc ostia, orate pro nobis!* »

« *Quas capit hæc valva, Deus omni tempore salva.* »

« *Hanns Sommeranz, der Schraubenmacher, hat diese Thüren renovirt* 1568. »

« *Renovatum* 1700. »

Il résulte de ces différentes inscriptions que cette porte a été placée le 28 août 1343, et qu'elle a été nettoyée et renouvellée en 1568 et en 1700.

Pendant la révolution, la porte d'airain ne fut pas ménagée; elle fut fondue pour en faire de la monnaie. Les portails ont alors le plus souffert.

L'on voyait au-dessus du *Portail sur la droite*, J. C. Juge, assis sur un arc-en-ciel; plus bas la résurrection des morts; au milieu les damnés de toutes conditions, entrant dans la gueule du dragon infernal. Venaient ensuite quatre divers rangs, formant 34 figures d'anges et de saints, qui doivent participer dans le ciel à la gloire du Seigneur. Plus bas, aux deux côtés de la porte, est représenté la Parabole du royaume des cieux, figurée par les dix vierges invitées à la nôce; savoir: du côté droit l'époux avec les cinq sages, du côté gauche l'épouse avec les cinq folles; les premières ayant leurs lampes droites et pleines, et les secondes les tenant renversées.

Le *Portail sur la gauche* contenait la purification de la Vierge; l'arrivée des mâges; le massacre des innocens et la fuite en Egypte. Au bas sont sept statues représentant les sept péchés mortels, dont chacune tient une tête sous les pieds. Autrefois on pouvait lire sur ces têtes le nom de chaque péché, savoir: *Superbia* (l'orgueil), *Avaritia* (l'avarice), *Luxuria* (la luxure), *Invidia* (l'envie), *Gula* (la gourmandise), *Ira* (la colère), *Acedia* (la paresse); mais ces mots étant presqu'éffacés par l'injure des temps, ne sont plus lisibles.

Aux deux côtés de ces figures il y en a quatre autres, dans des rangs séparés, qui marquent les quatre vertus cardinales: *Prudentia* (la prudence), *Justitia* (la justice), *Fortitudo* (la force), *Temperentia* (la tempérance). C'est ainsi que nos pères savaient mettre de la gravité en tout.

Pour ne pas interrompre la description des portails, nous dirons un mot des deux autres qui se trouvent à la Cathédrale.

Le Portail du midi, qui donne sur le Frohnhoff, en face du château royal, précédé de même d'un petit parvis élevé de cinq degrés, fut bâti dans le même temps à peu près, que ceux de la face principale. Il y a au-dessus de ce portail, tout en haut, trois divers cadrans; puis l'horloge extérieure, sur laquelle sont représentés les douze signes du zodiaque et le mouvement périodique de la lune. Cette machine, gouvernée par l'horloge intérieure, à laquelle elle communique immédiatement, a été faite au milieu du seizième siècle. Plus bas on apperçoit, sur une petite galerie de pierre, la statue de St. Arbogaste, que quelques uns nomment le premier évêque de Strasbourg, quoiqu'il ne l'ait été que sous Dagobert II. Cette statue, faite et posée en 1483, ôtée pendant la révolution, a été de nos jours

réparée et replacée en ce lieu. On a aussi adapté à ce portail, en 1493, la statue de la Ste. Vierge, qui, ayant été posée au haut de la tour, en 1439, en fut descendue cinquante ans après, parcequ'elle était trop exposée aux ravages du temps. Ce portail est double; sur le grand pilier entre les deux portes, dont celle à droite reste toujours fermée, est le buste de J. C. avec un globe, et au-dessous celui de Salomon, la couronne sur la tête et le glaive à la main. Les 12 apôtres sont au deux côtés; St. Jean tenait à la main ces deux vers latins, pour prouver que cette statue avait été taillée par Sabine de Steinbach, fille de l'architecte Ervin:

« *Gratia divinæ pietatis adesto Savinæ*
De petra dura, per quam sum facta figura. »

Sur la droite une femme couronnée représente l'Eglise chrétienne; elle tient d'une main un calice avec une hostie, et de l'autre une croix, autrefois avec cette inscription allemande au-dessus de sa tête:

« *Mit Christi Blut überwind ich dich.* »
(Par le sang de J. C. je suis ton vainqueur.)

Cela se rapportait à la synagogue, qui est

représentée sur la gauche, par une autre femme affligée, ayant un bandean sur les yeux, tenant d'une main les tables de Moïse, et de l'autre une flèche rompue, autrefois avec une inscription, qui signifie que le sang du Christ l'éblouit :

« *Dasselbig Blut verblendet mich.* »

Au-dessus des portes on voit encore la mort, la sépulture, l'ascension et le couronnement de la Vierge Marie. Ces figures, ainsi que quelques autres ornemens de ce beau portail, ont été renouvellés depuis peu.

Le *Portail du nord,* vis-à-vis de celui que nous venons de décrire, fut bâti avec la chapelle de St. Laurent, par l'architecte Jaques de Landshut, à la fin du quinzième siècle. Avant la révolution française on voyait au-dessus de la porte le martyr de St. Laurent; plus bas, sur la droite, entre plusieurs autres figures, celle du Pape Sixte II., et sur la gauche les trois mages, offrant leurs présens à l'enfant Jésus; autrefois on voyait aussi le roi David, jouant de la harpe, au-dessus de la grande porte d'entrée, dans le vestibule couvert qui s'y trouve.

Après avoir considéré les portails de la Cathédrale, il est essentiel de se procurer un

Apperçu général de l'Edifice extérieur.

Depuis les deux portails du midi et du nord jusqu'aux angles de la face, l'on voit sur les deux côtés de la Cathédrale, de très belles *boutiques*, en forme d'encadrement, dans un gout gothique, et analogue au reste de cet antique et superbe monument. Elles furent substituées à ces vieilles baraques démolies en 1772. On laissa un vuide entre ces bâtimens extérieurs et le corps du temple, pour rendre impraticable l'accès des uns à l'autre.

Ces changemens commencés en 1772, ne furent achevés qu'en 1778, sous la direction de Jean-Laurent Gœtz, architecte de la Cathédrale.

Immédiatement au-dessus de ces boutiques on apperçoit les *latéraux* couverts de tuiles. Au-dessus de ce toit s'élève la *nef*, qui, comme tout le reste de l'Eglise, est couverte en cuivre. La toiture est ornée de boules dorées au feu, d'arcs et de toutes sortes de figures. Du haut de la platte-forme, qui couvre le dôme du chœur, se présente aujourd'hui

Le Télégraphe,

dont nous dirons ici un mot. On connaît tout le génie, tous les avantages de cette belle invention, qui sert à transmettre au loin sa pensée, avec la rapidité de l'éclair.

Le télégraphe de Strasbourg a été placé dans les premiers temps de la révolution, et depuis il est particulièrement en correspondance avec celui de Paris. L'escalier qui y conduit, ainsi que sur les voûtes de la nef, se trouve dans l'intérieur de l'Eglise, près de l'horloge. Deux fortes perches traversent le plafond de la petite chambre sur la mitre, où restent les employés. Au-dessus d'elles on a placé l'appareil, formé d'un espèce de cadre noir et large, dont les deux bouts se joignent à l'aide de charnières à deux autres cadres aussi larges, mais moins longs que le premier. Ces deux pièces sont mobiles, et ils reçoivent l'impulsion au moyen de traits opérés dans la chambre, qui les présentent sous toutes les figures angulaires et dans toutes les directions qui composent la hiéroglyphie télégraphique. Il suffit que les signes transmis soient suivis ponctuellement et sans retard, d'une distance intermédiaire à l'autre, pour que la correspondance se fasse

avec une célérité étonnante. Quelque soit d'ailleurs la simplicité mécanique du télégraphe, les mouvemens qu'il laisse appercevoir ne pourront jamais être déchiffrés par quiconque n'en a pas la clef.

Nous quittons cet établissement moderne, pour nous reporter sur la face de l'antique Cathédrale, où nous voyons d'abord, immédiatement au-dessus des portails, là où commence le *premier étage de la tour,* sur de beaux pilastres et dans des niches particulières, *les statues équestres des Rois Clovis, Dagobert et Rudolphe de Habsbourg.*

Ce dernier, dont nous n'avons pas encore parlé, et quand il ne fut que comte, a rendu de grands services à la ville de Strasbourg, pour laquelle il a hazardé sa vie. Elu Empereur, il lui accorda de grandes libertés et lui prodigua de nombreux bienfaits, à l'exemple des deux autres Princes.

Ces trois statues sont chacune d'un bloc. Chaque Prince y est représenté à cheval, revêtu du manteau royal, l'épée au côté, la couronne sur la tête et le sceptre en main, à l'exception de Clovis, qui ne porte que la couronne. Leurs noms sont gravés dans l'airain, au-dessus de leurs têtes : CLODOVÆUS, DAGOBERTUS MAGNUS, RUDOLPHUS DE HABSBURG REX ROMANORUM.

Monumens de la reconnaissance de la ville de Strasbourg, élevés de concert avec l'évêque Conrad de Lichtenberg, à la mémoire de ses bienfaisans protecteurs, en 1291, lorsque l'édifice n'était encore parvenu qu'à la hauteur, où on les voit. Plus de cinq siècles les avaient respectées; pendant la révolution ils furent jetés bas et mutilés. On vient de les remettre en état d'après d'anciens modèles, et de leur assigner leur ancienne place. Nous les contemplons de nouveau ces formes antiques et vénérables, qui nous rappellent des siècles qui ne sont plus, et dont l'aspect pénètre l'âme d'une tendre mélancolie.

Une quatrième niche est vuide; elle l'a toujours été. Il y a eu un temps, où la ville de Strasbourg voulait y placer la statue de *Louis XIV*, qui a donné de magnifiques ornemens à l'Eglise Cathédrale. Ce plan a resté sans suite, et l'espace vuide semble attendre avec impatience que l'on y place la statue du grand Monarque.

Un peu au-dessus de ces images de Rois, le grand portail du milieu est surmonté d'une belle *rose en vitrage*, peinte en toutes couleurs. Cette rose, curieuse par sa forme ronde et par le fini de son exécution, a dans sa circonférence extérieure

150. 6/7 pieds, et 48 pieds de diamètre, et dans sa circonférence intérieure 135. 1/7 pieds, et 43 pieds de diamètre. Le ceintre fleuronné extérieur, qui environne la rose, et qui est détaché du mur, est, pour les connaisseurs, un morceau hardi et digne d'admiration.

Au-dessus de cette rose se trouvaient autrefois les statues du *Christ*, de *sa Mère*, et des *douze Apôtres*.

Sur la droite de l'édifice, au sud-ouest, au-dessus de la première galerie, est taillé dans la corniche, ce que le vulgaire appelle le *sabbat*, ou l'assemblée des sorciers. Les démons et les esprits infernaux y sont représentés sous d'horribles figures; les uns jouant de différens instrumens de musique, et les autres enlevant les sorcières dans les airs.

Sur la gauche, au nord-ouest, au-dessous de la première galerie, sont représentés plusieurs faits historiques de l'ancien testament, et quelques traits allégoriques, savoir: le sacrifice d'Abraham; le serpent d'airain; Jonas jeté à bord par la baleine; les ours déchirant les enfans qui se sont moqués du prophète Elisée; Daniel dans la fosse aux lions; une licorne prête à percer de sa corne un homme; un aigle

présentant ses aiglons au soleil; un pélican faisant couler le sang de sa poitrine, pour nourrir ses petits. Plus bas, entr'autres statues, on voit celle de *Kruzmanna,* ou d'Hercule, dont il a été question au commencement de cet opuscule. Cette statue, de 4 pieds 7 pouces de hauteur, représente le dieu-héros tout nu, à l'exception d'une draperie qui entoure ses reins; il cache la main gauche derrière le dos, appuyant la droite sur une massue. Cette idole, trouvée sans doute dans les décombres de l'ancien temple d'Argentorat, fut replacée lorsqu'on bâtit la Cathédrale, pour servir de décoration avec les autres statues du moyen âge. Autrefois il y avait dans la Cathédrale encore une autre statue d'Hercule en airain, et bien plus grande que celle que nous venons de décrire; mais on ne sait ce qu'elle est devenue. En général, toutes les parties de la Cathédrale sont ornées de pyramides, de tourelles, de galeries et de statues; on voit sur tous les pilastres et sur les portes de cet édifice, et même sur les gouttières, diverses figures bizares, des têtes d'animaux, d'oiseaux, etc.

Le *clocher* s'élève au-dessus de la rose dont nous venons de parler. C'est une vaste tour, en forme de quarré oblong,

à grands jours de trois côtés; il est terminé par la *platte-forme*, où commence le *second étage* de la tour, prenant une figure octogone, percée à jour du haut en bas, et soutenue sur la seule maçonnerie de ses angles. La tour, dans toute la hauteur de cet étage, est environnée de quatre tourelles hexagones, percées de toutes parts, et fermée par deux voûtes en pierres de taille. La *flèche* s'élève au-dessus de cet étage, et forme le troisième, qui est une pyramide octogone, évuidée de toutes parts, dont les escaliers tournans, au nombre de huit, présentent autant de rangées de petites tourelles, au-dessus desquelles on voit la *couronne*. Plus haut s'élève la croix, et le tout est terminé par une pierre octogone, dite le *bouton*.

La Cathédrale offre cet aspect, vue de face. Pour apprécier toutes les beautés de la tour, et pour jouir d'un coup d'œil ravissant, il faut la voir sur l'allée principale qui conduit à la Robertsau, ou dans les environs des hangards, en allant vers la citadelle; on fera bien de prendre son moment le soir, lorsque les derniers rayons du soleil couchant dorent la flèche, ou lorsque la lune la montre, pour ainsi dire, en transparent à travers ses grands jours; dès-

lors l'effet qu'il produit est vraiment poétique. La flèche illuminée de la Cathédrale étonne prodigieusement les regards éblouis. Elle est alors à comparer à une pyramide embrâsée flottant dans les airs. Une apparition bien singulière a eu lieu en septembre 1582 (selon Schad). Pendant un temps couvert et pluvieux, on doit avoir remarqué des lumières très-luisantes, qui éclairaient les quatre escaliers tournans de la tour, pendant environ trois heures; ce beau et naturel spectacle aérien a ensuite disparu.

Notre grand monument n'appellera cependant jamais à son secours ces prestiges accessoires et momentanés, pour se présenter majestueusement à nos regards. Schad, au sentiment droit et animé duquel on peut s'en rapporter, l'a toujours admiré davantage, et son opinion a été confirmée par un bon nombre des personnes les plus distinguées.

Nous ne chercherons pas à outrer dans cette esquise les beautés d'un objet qui touche au vrai sublime. Notre peine serait perdue, et nos expressions ne pourraient jamais atteindre jusqu'à la réalité.

Quiconque considère l'immense élévation de cette tour; la solidité de cette masse énorme toute percée à jour; la pro-

portion qui règne dans toutes ses parties; la belle symétrie de l'ensemble; la délicatesse de l'édifice; le fini des sculptures; la hardiesse des voûtes; ne s'étonnera point du jugement qu'en porte le célèbre Æneas Sylvius Piccolomini, qui a fait une partie de ses études à Strasbourg, où il revint trois fois en 1432 comme légat du concile de Bâle; élu pape en 1458, sous le nom de Pie II, lorsqu'il appelle (*in Germania, cap.* 9) l'Eglise Cathédrale et sa tour nouvellement achevée, un des merveilles du monde. Quand on a bien examiné ce grand chef-d'œuvre d'architecture, on ne trouvera point d'exagération dans le jugement du savant alsacien Jaques Wimpfeling, lorsqu'il a dit (*in epit. rerum germ. c.* 67) que la Cathédrale était le plus beau morceau en ce genre qu'il y ait au monde, et qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer; jugement confirmé par celui qu'en a porté le bon et judicieux Schad, dont nous aimons à rapporter quelques idées ingénieuses, qu'en vrai patriote il conçut du grand monument de son pays. Le terme de Monastère, (*Münster*) qu'on donne quelquefois à la Cathédrale, dit-il, dérivait effectivement du mot grec *monastérion;* mais qu'on pourrait aussi le déduire du

latin *monstrando*, parcequ'elle est montrée à tout le monde, comme un objet fort merveilleux.

L'observateur impartial appréciera cette naïve étymologie. Il ne desapprouvera sans doute pas l'opinion du père Laugier (Essai sur l'architecture, Paris 1755, chap. IV. p. 200 et 201) quand il dit de la Cathédrale: « Nos anciens ont excellé dans la construction des tours. Ils en ont merveilleusement saisi le gout, et poussé très loin l'artifice. Ils ont trouvé le secrèt d'y réunir à l'élégance des formes, la légèreté et la délicatesse du travail, et évitant également le grêle et le massif, ils ont atteint le point de précision, d'où résulte la vraie beauté de ces sortes d'ouvrages. Rien n'est comparable en ce genre à la tour de la Cathédrale de Strasbourg. Cette superbe pyramide est un chef-d'œuvre ravissant par son élévation prodigieuse, sa diminution exacte, sa forme agréable; par la justesse des proportions, par la singulière finessse du travail. Je ne crois pas que jamais aucun architecte ait rien produit d'aussi hardiment imaginé, d'aussi heureusement pensé, d'aussi proprement exécuté. Il y a plus d'art et de génie dans ce seul morceau, que dans tout ce que nous voyons ailleurs

de plus merveilleux. Je n'ose proposer à nos artistes de nous donner par imitation quelque chose de semblable, ils desespéreraient bientôt du succès. »

Oui, la Cathédrale de Strasbourg offre, dans son total et dans ses parties, des beautés d'un genre qui lui est particulier; ce superbe monument, l'un des plus étonnans qui jamais ait été entrepris, est unique en Europe.

Il s'est en partie acquis cette glorieuse réputation par

La hauteur de la Tour.

Elle a été souvent mesurée, mais les historiens, et même les géomètres ne sont pas d'accord sur son élévation. Les uns et les autres varient étrangement dans leurs calculs sur cet objet.

Jaques Wimpfeling porte cette hauteur à 515 aunes, ce qui reviendrait à 950 pieds; calcul évidemment exagéré. Daniel Speklé, architecte de la fabrique depuis 1577 jusqu'en 1589, et qui a laissé deux volumes manuscrits sur la Cathédrale, fixe la hauteur de la tour d'abord à 654 pieds, et ensuite à 594, hauteur que la tour devait avoir suivant Ervin de Steinbach. Un plan de la Cathédrale, levé par Isaac Brun, au

commencement du 17e siècle, évalue la hauteur de la tour à 574 pieds; calcul adopté par presque tous les historiens qui en ont parlé. L'architecte Jean Thomas Ulsberger, qui vivait également au commencement du 17e siècle, mesura la tour et il en fixa l'élévation à 489 pieds, huit pouces. Un autre architecte, Jean Heckler, lui trouva, en 1615, 505 pieds, et son fils Jean George Heckler qui, en 1666, mesura la tour à l'aide d'une chaîne, fixa sa hauteur à 494 pieds et un pouce. Jean Caspar Eisenschmidt, honorablement connu par plusieurs ouvrages de mathématiques, évalue cette même hauteur à 500 pieds de Strasbourg, (qui est au pied de roi comme 922 à 1035) ou 445 de Paris, calcul suivi par Schœpflin et Büsching. Jules Reichelt, professeur de mathématique de l'université de Strasbourg, mort en 1719, prit la hauteur de la tour à 499 pieds et 8 pouces de Strasbourg. Au commencement du 18e siècle, les professeurs Schneiber, Scheid et Reinhold la mesurèrent de nouveau géométriquement, par le carreau d'une fenêtre de l'Eglise, dont il sera question ci-après, et ils trouvèrent à peu près la même hauteur que l'architecte Heckler, fils, savoir: 493 pieds, 9 pouces.

Le calcul de l'architecte Ulsberger, qui la porte à 489 pieds 8 pouces, paraît être le plus juste. On n'aura pas oublié qu'après lui la hauteur de la tour reçut un accroissement de dix pouces et demi, de manière qu'elle contient 491 pieds 6 pouces et demi. Cette évaluation ne diffère que d'un pied trois pouces de celle du célèbre Silbermann, qui a mesuré la tour en 1753, et à l'exactitude duquel on peut s'en rapporter.

Il est inutile d'entrer dans des détails plus minutieux; nous suivrons le procédé de Silbermann, en indiquant la hauteur de chacune des parties de la tour, évaluée au pied de Strasbourg. Il a trouvé

	Pieds.	Pouces.	Lign.
1. Depuis le bouton, qui est le sommet de la tour, jusqu'à la rose	11	4	9
2. Depuis la rose jusqu'à la marche supérieure de la couronne	14	10	«
3. Depuis cette marche jusqu'à la première petite galerie qui conduit à la couronne	6	6	3
4. Depuis cette galerie jusqu'aux marches où aboutissent les degrés quarrés	6	9	6

	Pieds.	Pouces.	Lig.
5. Depuis ces marches jusqu'au dauphin, ou au pavé de la lanterne	10	6	9
6. Depuis la lanterne jusqu'au commencement des huit escaliers tournans	19	9	6
7. De là jusqu'à la guinde	29	10	6
8. De la guinde à la voûte où commencent les quatre escaliers tournans	30	8	3
9. De là jusqu'à la voûte proche de l'horloge de la platte-forme	131	8	«
10. Depuis la platte-forme jusqu'à la première voûte, près des cloches, où se termine le poids de l'horloge	87	1	«
11. De là à la voûte près des orgues, où il y a un grand couvercle en cuivre	69	5	6
12. Depuis cette voûte enfin jusqu'au pavé de l'Eglise	71	7	6
TOTAL	490	3	6

Ainsi la hauteur de la tour de la Cathédrale est de 490 pieds, 3 pouces et demi de Strasbourg, qui forment 436 17/72 pieds de roi. Il n'y a pas d'édifice plus haut en

Europe; car le fameux dôme de St. Pierre à Rome, n'a que 428 ou 430 pieds de Paris. D'autre tours, comme celles de l'Eglise Cathédrale de Vienne; la coupole de St. Paul de Londres; le dôme de la Cathédrale de Milan, pour la construction duquel le duc Galéaz Visconti demanda un architecte au magistrat de Strasbourg; la hauteur des tours de Notre-Dame et du dôme des invalides à Paris; celle des tours de Fribourg, Cologne, Landshut, Zuric et autres, ne peuvent point soutenir de comparaison avec celle de Strasbourg; elle est donc en effet le *summum templum*. La plus haute des pyramides d'Egypte ne la surpasse que de trente pieds.

On compte 635 *degrés*, de différente grandeur, pour parvenir jusqu'au haut de la tour de la Cathédrale. Il y en a

Depuis le bas jusqu'à la première galerie	99
Depuis cette galerie au grillage de fer	103
Depuis le grillage de fer jusqu'à la porte du clocher	25
De là à la platte-forme	102
Ce qui fait, depuis le bas jusqu'à cette partie	329

De la platte-forme jusqu'à la seconde galerie 191
Depuis la seconde galerie aux huit escaliers tournans 36
Des huit aux quatre escaliers tournans encore 36
De là aux degrés qui conduisent à la lanterne 24
De la lanterne à la couronne 19

Ce qui forme depuis la platte-forme jusqu'à la couronne, où on ne passe plus qu'en grimpant extérieurement 306

Cette prodigieuse hauteur, et ces 635 degrés ne doivent point arrêter le curieux, ni l'empêcher de gagner le sommet de cette tour majestueuse.

On trouve tout à l'entrée du Frohnhoff, la modeste porte qui y conduit. Sur un coup de sonnette, le portier, qui demeure tout près, vient l'ouvrir. De son logement il est à même de voir et de pénétrer dans l'intérieur de l'Eglise qu'il est chargé de surveiller. Autrefois on y plaçait pendant la nuit quelques chiens, qui avaient leurs huttes près de l'horloge.

En montant l'escalier qui conduit à la platte-forme, après avoir passé le grillage

de fer, l'inscription suivante indique qu'en cet endroit, un des gardes de la Cathédrale tomba mort d'apoplexie le 9 juin 1701:

« *Anno* 1701, *den* 9 *Junii, ist der Bläser mit einem Schlagfluss hier liegen geblieben, mit Namen Andreas M....us. Hat den Dienst versehn* 41 *Jahr.* »

Sans trouver d'autres particularités, on parvient à

La Platte-forme.

Ce grand emplacement contient 92 pas de contour, et offre à l'œil étonné une vue délicieuse. Au-dessus de son entrée se trouvait une *statue de Mars*, de deux pieds, deux pouces. Le dieu de la guerre y était représenté sous la figure d'un jeune homme, couvert d'un casque à panache, armé d'une cuirasse, qui avait toute la forme du corps; la partie inférieure était ceinte d'une écharpe; un manteau pendait sur le dos; il tenait de la main droite un bouclier oval, un peu courbé, et de la gauche une épée gauloise, sur laquelle était gravé le mot inconnu de *schleheked.* Un brodequin militaire lui couvrait la jambe et le pied; les cuisses étaient nues, ainsi que le col et la moitié du bras. Schœpflin regardait cette figure comme un ancien monument romain.

La platte-forme est entourée de balustrades ou barrières de pierre, sur le bord desquelles un étranger s'avisa de monter et de courir, au commencement du 18[e] siècle. Il avait ainsi fait le pari de faire trois fois le tour de cette vaste enceinte. Les deux premières courses furent heureuses, ce n'a été que vers la fin de la troisième, que le pied lui manqua, et pour prix de sa témérité, il tomba mort sur le pavé de la ville. Son fidèle chien le suivit et partagea son sort. Un chien taillé en pierre en rappelle le souvenir. — Le vendredi saint 1773 une jeune personne de Strasbourg tomba par dessus la balustrade, et fut trouvée toute fracassée, près du grand portail.

A l'endroit où, d'après le plan d'Ervin, devait s'élever une seconde tour, on voit une jolie *maisonnette pour les gardes*, bâtie en 1782, et sur laquelle on lit l'inscription suivante, gravée dans la pierre en lettres d'or :

Conrado Alexandro de Gerard,
Christ. Reg. a consil. int. ad American.
Rp. leg. Plenip. limit. franc. comm. Par.
Præt. reg. civ. Argentor.
Ph. Leop. Aud. L. B. de Neuenstein,
Prætore et XIII.

Ælia Brackenhoffer, *J. P. Dorsner,*
XIII. *XV.*
Fabricæ Cathedralis Ecclesiæ
Administratoribus.
Hæc vigilium mausio
Urbi lustranda tuenda
extructa est.
A. M. DCC. LXXX. II.
Lud. Christ. Daudet,
Æconomo.
Laurentio Gœtz,
Architecto.

indiquant ainsi les noms du Prêteur, des Directeurs de la fabrique, de l'Econome et de l'Architecte d'alors.

Les *gardes* sont à deux pendant le jour, et à quatre pendant la nuit. Ils sonnent à chaque heure la cloche de répétition, et à chaque quart-d'heure la cloche des quarts. Ils sont obligés de faire la ronde tous les quarts-d'heure, pour voir s'il n'y a point d'incendie dans la ville. Leur devoir est de donner le signal du tocsin, dès qu'ils découvrent le feu. Ils exposent alors, sur la partie de la platte-forme, en regard de l'endroit où le feu a pris, un drapeau rouge pendant le jour, et un grand pot à feu pendant la nuit. Depuis 1732 ils ont aussi

un porte-voix, au moyen duquel ils peuvent faire entendre du haut de la tour le nom de la rue ou du quartier, où le feu a éclaté. Autrefois ces gardes, à huit heures et demie du soir, et à minuit, sonnaient d'un cor d'airain, de deux pieds neuf pouces et demi, appellé *Kräuselhorn*, en souvenir de ce qu'en 1349 les juifs doivent avoir voulu trahir la ville, à l'aide d'un signal donné avec un tel cor, après avoir, quelque temps auparavant, empoisonné les puits de la ville, suivant la tradition. Il était juste sans doute d'abolir cet usage; mais on regrette de ne plus entendre les trompettes des gardes de la tour, qui répétaient des airs d'anciens cantiques; ce qui avait lieu autrefois entre trois et quatre heures du matin, et entre sept et huit heures du soir.

Il y a dans l'intérieur de la maison des gardes deux grandes *grues* avec des cordes longues et très fortes, que, par une lucarne, on peut faire passer aux ouvertures de la platte-forme. On se sert de ces deux grues, ainsi que de quelques autres, pour monter les cloches et tous les matériaux nécessaires pour la reparation de la tour, à travers des voûtes perpendiculairement percées. Cette opération est très simple et facile.

Autrefois les gardes faisaient monter leur nourriture par un cabestan, avec une corde et un panier.

A côté du logement des gardes, ainsi qu'en divers autres endroits de la tour, se trouvent de grands *bassins de pierre,* qui recueillent l'eau de la pluie, pour servir en cas d'incendie. Quelques pompes et seaux y sont destinés au même usage. Au milieu de la platte-forme est un *couvercle* de cuivre, fait en 1749, de 7 pieds, 11 pouces et 9 lignes de diamètre; il ferme une grande ouverture, qui repond à la nef. En 1540 un vent impétueux en enleva un autre du poids de 350 livres, et le jeta jusques sur le toit de plomb, où il fit un grand dégât. Vis-à-vis de la maison des gardes, on voit à la tour les statues de St. Laurent et de Ste. Catherine; on y remarque ensuite deux figures, dont l'une passe pour être celle d'Ervin de Steinbach, premier architecte de la tour; l'autre lève la tête et semble considérer la hauteur de l'Edifice; beaucoup d'autres figures sont placées encore en différens endroits de la tour. Au-dessus de la porte d'entrée, qui conduit sous la voûte, on lit l'inscription suivante:

« *Terræ motus, quo die 3 mensis Augusti anno 1728, summum templum cum civitate, nec non vicinis longe lateque provinciis, concussum fuit, maxima vi stupendum ad modum aquas ad dimidiam viri staturam evectas ex hoc receptaculo in subjectam aream octodecim usque pedes ejecit.* »

Elle y fut placée en commémoration d'un tremblement de terre, qui eût lieu le 3 août 1728, et qui fut si violent, que par l'effet de la commotion de la Cathédrale, l'eau reçue dans les grands réservoirs, *s'éleva* à demi hauteur d'homme, et se jeta jusqu'à dix-huit pieds de distance.

Sous la voûte, au milieu de la tour, il y a un couvercle de cuivre, pareil à celui sur la place extérieure. Sous cette voûte, une foule d'inscriptions taillées dans le mur, contiennent les noms de beaucoup d'étrangers et autres, qui ont monté sur la tour.

Le plus remarquable en cet endroit est

L'Horloge de la Tour.

Les sieurs Maybaum, père et fils, fameux horlogers de Strasbourg, l'ont confectionnée, et achevée en 1786, après trois années de travail. Cet ouvrage, précieux sous tous les

rapports, a été mis à la place de celui qu'en 1494 un Strasbourgeois, Jean de Barr, serrurier et horloger, y avait posé.

L'horloge a huit pieds de haut, sur cinq de long et de large; la grande roulette a trois pieds, huit pouces de diamètre; le cylindre un pied, huit pouces. La première roue, le cylindre et la roue de remonte pèsent 293 livres. La seconde, composée de laiton, appellée roue d'ancre, avec son ressort et cylindre, a quinze pouces de diamètre, et pèse 47 livres. L'ancre qui gouverne l'échappement, a qninze pouces de longueur, et est fait en forme d'échappement à secondes. Le balancier a sept pieds, six pouces. La lentille pèse 151 livres. Ce balancier est attaché à deux ressorts, pour en assurer la direction, et empêcher le frottement. Il n'y a que 8 livres de poids, qui font aller cet ouvrage mécanique. La sonnerie est à proportion de la cloche et du marteau, et on l'entend dans presque tous les quartiers de la ville.

Au-dessus de la cage ordinairement fermée de cette horloge sont

Les Cloches.

« L'usage de rassembler les fidèles par le son des cloches, est très ancien; et l'idée,

dit Chateaubriant, (Génie du christianisme) de faire naître à la même minute, et par un seul coup de marteau, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents à se charger des pensées des hommes, est merveilleuse. Comme harmonie, la cloche a la beauté du grand et du sublime. L'âme est saisie d'enthousiasme, lorsque la veille d'une solemnité, une imposante sonnerie proclame dans la région des nues la gloire de Dieu. La cloche a des relations secretes avec nous. Chaque frémissement de l'airain porte à notre âme le calme de la solitude et le charme de la religion. Mais si les cloches étaient attachées à tous autres monumens qu'à des églises, elles perdraient leur sympathie morale avec nos cœurs. »

Il y a cinq cloches sous la voûte, dont nous venons de parler.

1°. *La cloche qui sert de timbre à l'horloge de la tour,* pour la sonnerie des heures, a été fondue le 3 août 1375, et porte cette inscription :

« *O Rex gloriæ, Christe, veni cum pace! M. CCC. LXXV. tertio nonas Augusti.* »

2°. *La cloche de répétition* a deux marteaux. Par l'un, les gardes de la tour répè-

tent chaque heure de l'horloge, et donnent par l'autre le signal du tocsin.

Cette cloche a été fondue en 1494, et a servi jusqu'en 1532; une autre qu'on lui a substitué, fendit par le froid excessif en 1594. J. J. Müller en a fondu une nouvelle, qui fut posée en 1595, d'après son inscription allemande, qui ajoutait encore que cette cloche devait annoncer jour et nuit la vigilance des gardes de la tour. Elle a subsisté jusqu'en 1774 qu'on l'a descendue, pour placer celle qui y est maintenant; elle pèse 105 quintaux et 70 livres.

3°. *La cloche des portes*, ainsi nommée parcequ'on la sonne pendant un quart-d'heure le matin et le soir, avant l'ouverture et la fermeture des portes de la ville.

Elle a éte fondue en l'année 1330; et refondue en 1618; elle contenait des rimes allemandes ingénieuses. Elle fendit en 1639, et la nouvelle sonna pour la première fois le jour de pâques 1641. Son inscription, quoiqu'encore en vers, fut absolument changée; cette cloche encore n'a duré que cinquante ans. En 1691 on en fit fondre une nouvelle par César Bonbon et Jean Rosier; c'est celle que nous voyons aujourd'hui. Elle a 4 pieds, 8 pouces de diamêtre,

et porte pour inscription les noms des directeurs d'alors des bâtimens, et quelques autres.

4°. et 5°. *Les deux petites cloches qui servent de timbre pour les quarts-d'heure,* sont sans inscription et sans date. Elles ont été autrefois dans le clocher, mais on les a montées sous cette voûte en 1781.

La *charpente* de ces cinq cloches est toute neuve.

Pour ne pas interrompre ce chapitre, nous placerons ici la description des cloches qui se trouvent dans le *clocher,* où, accompagné d'un garde qui en ouvre la porte, les personnes qui visitent l'Edifice, se rendent ordinairement en descendant de la tour.

Dans ce clocher proprement dit, on remarque avant tout la solide *charpente* qui supporte les cloches. Elle a été construite en 1521, par deux jeunes garçons-charpentiers, Médard de Landau, et Jean Eckstein. Elle a été commencée le 14 février, et achevée le 24 juin, comme le prouvent les rimes allemandes aux deux côtés de la charpente de la grosse cloche :

« *Angfangen ward uff sanct Veltins tag,*
fünfzehn hundert zwenzig eins dieser Schrag,

und uff Johanns Baptistä vollbracht,
desselben Jahrs artlich und wohl betracht. »

* * *

« *Medard von Landau und Hanns Eckstein*
haben dies Werk gemacht in der Gemein. »

Avant la révolution, ce clocher renfermait huit cloches, savoir: 1. *La grosse cloche*, qu'on nommait autrefois la cloche du St. Esprit, fondue en 1316. Après plusieurs changemens qu'elle essuya, elle fut refondue au mois de juillet 1427; par Jean Gremp, de Strasbourg, comme le prouve l'inscription suivante:

« *Anno Dom. M. CCCC. XXVII. mense Julio, fusa sum, per Magistrum Joannem Gremp, de Argentina.* »

En 1544 elle fut ferrée et suspendue de nouveau, et c'est cette même cloche qu'on voit encore aujourd'hui; elle pèse 180 quintaux; elle a 6 pieds, 10 pouces de Paris de diamètre et 22 de circonférence dans son orifice; il faut six hommes pour la sonner, et sa force est telle, qu'en 1763 un des sonneurs ayant été enlevé en l'air par la corde de cette cloche, en fut jeté plusieurs fois sur le pavé de la Cathédrale, et tellement blessé à la tête, qu'il en mourut le

même jour. On sonne cette cloche aux grandes fêtes et aux jours bien solemnels, de même lors de la mort d'un personnage distingué. Quand un incendie paraît devenir très-dangeureux, deux gardes, au moyen d'une corde toujours prête pour cet accident, et qu'ils attachent au battant de cette cloche, en donnent le lugubre signal.

Outre l'inscription déjà relatée, on peut encore lire sur cette cloche l'indication suivante de son service :

« *Nuncio festa, metum, nova quædam, flebile lethum.* »

A cette occasion nous rapporterons, qu'autrefois la Cathédrale possédait une cloche bien plus grande, que celle dont nous venons de parler.

En 1519 les administrateurs de la fabrique la firent fondre en l'honneur de la Ste. Vierge. L'ouvrage fut entrepris par maître George de Spire, bourgeois de Strasbourg, auquel on promit un florin par quintal, 1800 florins pour le cuivre, et 1032 florins pour l'étain. On commença alors à établir un atelier et une fournaise au Frohnhoff, près de l'établissement des tailleurs de pierre. La cloche fut fondue le 13 décem-

bre 1519. On y a jeté une quantité de monnaies d'argent et de bagues d'or, que le peuple offrait en l'honneur de la Ste. Vierge. Elle ne fut placée que deux ans après, parce qu'il fallait attendre la construction de la nouvelle charpente, mentionnée ci-dessus, l'ancienne n'étant pas assez forte pour la soutenir. La charpente achevée, la cloche fut transportée dans la Cathédrale le 12 août 1521. Pour la faire entrer, il fallait abattre une partie de la porte, vis-à-vis du château royal. Enfin elle fut bénie solemnellement le 27 août, et sonnée pour la première fois le 7 septembre suivant. Cette cloche pesait seule 420 quintaux, et avec son attirail 464; le plus grand de ses battans, car elle en avait deux, pour changer, pesait 17 quintaux; elle avait 13 pieds, 2 pouces de hauteur, sur 36 pieds, 2 pouces de circonférence; il fallait seize hommes pour la sonner. Le son en était très beau et très agréable; mais cette cloche ne dura pas longtemps; elle fendit par le grand froid, le jour de Noël 1521. Comme elle n'était plus d'aucun usage, on la descendit pour former d'autres cloches de ses morceaux.

2. On voyait dans le clocher de la Cathédrale *la cloche d'argent*, ainsi nommée

de la quantité de ce métal que le peuple avait jeté dans sa matière. On l'appellait aussi *Messglocke*, (cloche de la foire) parce-qu'on la sonnait annuellement à l'entrée et à l'issue de la foire de St. Jean, depuis midi jusqu'à une heure. On la nommait autrefois *Mordglocke*, car on la sonnait lorsqu'il y avait dans Strasbourg quelque sédition populaire, ou pour avertir le peuple, dans des temps de crise, de se tenir sous les armes. Elle avait d'un côté l'inscription déjà rencontrée sur une autre cloche :

« *O Rex gloriæ, Christe, veni cum pace!* »

De l'autre côté on lisait que cette cloche a été fondue en 1643, par Jean Chrétien Quingelberger, sous l'Ammeistre Tobie Städel :

« *Anno 1643 goss mich Johann Christian Quingelberger, zu Strasburg, als Herr Tobias Städel regierender Ammeister war.* »

Cette inscription allemande :

« *Mein Schall thut kund der Städte Noth,*
Herr Gott behüt für Mord und Todt. »

peut s'appliquer à la derniere dénomination

donnée à cette cloche. Elle pesait 46 quintaux et avait 4 pieds, 9 pouces de Paris de diamètre.

3. *La cloche de l'angelus,* (Betglocke) qui annonçait la prière trois fois par jour, le matin, à midi et sur le soir. Elle fut d'abord fondue en 1571, par George Amons, avec cette inscription allemande à la partie supérieure:

« *Ehr sey Gott in der Höhe, unnd auf Erden Fried, unnd den Menschen ein Wohlgefallen.* » (Evang. de St. Luc, c. 2, v. 14.)

Les rimes suivantes, indiquant d'une manière naïve et touchante la destination particulière de la cloche, et le nom du fondeur, se trouvaient à la partie inférieure:

« *Darumb hatte man mich gossen*
dass mein Stimm soll machen unverdrossen
betten zu Gott mit Mund und Geist
derhalben mich die Betglock heisst.
Gegossen von Georg Amons Händen,
auf Gott all Sachen man thut wenden. »

Cette cloche fut transportée, en 1596, à Dorlisheim, village à 4 lieues de Strasbourg, et on en mit à sa place une autre, qui fut faite la même année, par J. J. Müller.

Refondue en 1687 elle eût pour inscription les noms des directeurs de la fabrique.

4. *La cloche de midi*, qu'on sonnait tous les jours à midi, portait cette belle inscription latine :

« *Vox ego sum vitæ, voco vos, orate, venite!* 1461. »

5. *La cloche de la retraite*, qu'on sonnait le soir à dix heures. Cet usage subsiste encore aujourd'hui à l'aide d'une autre cloche, fondue en 1692, par les deux fondeurs français déjà nommés, César Bonbon et Jean Rosier. Leurs noms se trouvaient sur la cloche, au-dessous de ceux des directeurs de la fabrique.

6. *La cloche du magistrat*, qu'on sonnait pour assembler les membres du grand et du petit sénat. Elle fut fondue en 1473, par Thomas Jost, lorsque l'Empereur Frédéric était à Strasbourg. Toutes ces circonstances sont indiquées par ces rimes allemandes, empreintes sur cette cloche:

« *Als man zahlt* 1473 *Jahr*
war Kaiser Friedrich hier offenbar :
da hat mich Meister Thomas Jost gegossen
dem Rath zu läuten ohnverdrossen. »

7 et 8. *Deux petites cloches*, employées pour le service divin, fondues en 1692, par Bonbon et Rosier, dont les noms leur servaient d'inscriptions.

Toutes ces cloches, à l'exception de la grosse, dont on avait peut-être besoin, ou qui paraissait trop lourde, ont été enlevées et fondues pendant la révolution.

Depuis on en a placé *trois nouvelles*, que l'on voit aux deux côtés de la grosse. Deux de ces cloches ont été fondues en 1806, par Matthias Edel, de Strasbourg, et la troisième par Jean Louis Edel, fils du précédent. Sur cette dernière on lit ces mots:

« *Nomen Domini sit benedictum.* »

On voit sur toutes les trois les noms des fondeurs, et l'année de leur fonte. Elles sont parfaitement ornées en croix, en guirlandes, etc.

Ainsi au lieu de huit cloches, il n'y en a plus que quatre dans le clocher. En y joignant les cinq, sous la voûte de la platteforme, qui n'ont pas été déplacées, parcequ'on en avait besoin, la Cathédrale possède en ce moment neuf cloches, tandis qu'autrefois elle en a eu treize. Cependant leur pesante sonnerie, réunie à celle des autres cloches de la ville, produit un effet très imposant.

Après cette succinte description des cloches de la Cathédrale, nous continuons à monter sur la tour de cet édifice si riche en objets intéressans.

C'est sur des escaliers tournans, ou en escargot, qu'on parvient de la platte-forme jusqu'au haut des quatre tourelles, sur chacune desquelles l'on place ordinairement des drapeaux, soit pour annoncer un événement, soit pour concourir à la célébration d'une fête, ou d'une rejouissance publique. L'un de ces escaliers est double; deux personnes peuvent y monter ou descendre en même temps, et se parler sans se voir. Depuis le haut de ces tourelles, on monte encore sur huit escaliers en escargot et à jour, comme ceux du second étage. Entre ces huit escaliers tournans on voit ces quatre inscriptions sur le règne de J. C., et sur le triomphe de Marie sa mère:

« *Christus nos revocat, Christus gratis donat.*
Christus semper regnat, Christus imperat.
Christus Rex superat, Christus Rex triumphat.
Maria glorificat, Christus coronat. »

Au-dessus, et en dedans de ces escaliers tournans, se trouve l'inscription suivante,

en mémoire du terrible coup de tonnère, qui en 1654 brisa cette partie de la Cathédrale, et dont nous avons déjà parlé:

« *Im Junio* 54 *Jahr*
die Zahl nach 1600 *war*
durch einen Donnerstreich erschreklich
ich verderbt war bedenklich. »

Au moyen de ces escaliers tournans, des personnes, non sujettes au vertige, montent sans danger jusqu'à la *couronne*, où une vue majestueuse les recompense de leur courage. Cependant on fait bien de ne pas faire passer si haut des enfans. Au bas de la couronne, à l'occident, on lit cette inscription allemande, placée à l'occasion du coup de foudre, qui frappa la Cathédrale en 1568:

« *Gott behüt mich hinfürder*
vor Donner, Hagel und Ungewitter. 1568. »

Au dehors, sur la première galerie de la couronne, on lit ces mots de St. Jean (Ev. ch. 1, v. 14):

« *Jesus Christus, verbum caro factum est,*
Jesus Christus, et habitavit in nobis,
Jesus Christus, et vidimus gloriam ejus,
Jesus Christus, gloriam quasi unigeniti
a Patre. »

De pareils sujets de méditation, qui se présentent à la pensée, à une hautaur aussi prodigieuse, font une vive impression sur l'âme.

Les différentes voûtes de la tour sont si artistement percées, que depuis le haut de la couronne, on voit en ligne perpendiculaire, jusques sur le pavé intérieur de l'Eglise, et l'on frémit de l'immense distance où l'on en est placé.

Pour monter de la couronne sur le bouton, on ne fait plus que grimper en dehors à cette effrayante élévation, à l'aide de barres de fer. Tout au haut de la tour, un peu au-dessous de ce bouton, le courageux voyageur trouvera, suspendue à un anneau, une grosse clef de fer, dont on ignore l'origine et l'usage.

Il est à présumer, que chacun qui a poussé la persévérance jusqu'à atteindre le sommet de cette tour, soit saisi d'épouvante, lorsqu'il refléchit à l'immense distance qui le sépare du niveau de la terre, aux dangers qu'il a courrus, et aux accidens qui peuvent rendre sa descente périlleuse. Cependant on y a vu des hommes déployer l'audace et la légèreté jusqu'à se présenter sur la pierre octogone, debout, vuidant un ver de vin, ou tirant le pistolet; ou couchés,

ou même posant la tête à terre, les pieds en l'air, sans qu'on sache qu'il soit arrivé un malheur à aucun de ces téméraires.

Aucune des parties de la Cathédrale n'a essuyé de plus fréquens changemens que

Le Bouton.

On le croira aisément, lorsqu'on voit sa position si essentiellement abandonnée à l'orage. Nous avons vu que lorsque la tour a été achevée, on a placé dessus la statue de la Ste. Vierge, que nous avons retrouvée au portail, vis-à-vis du château royal. Lorsqu'en 1488 on a été obligé de l'en ôter, on a mis à sa place une pierre octogone, d'un pied, six pouces de diamètre, sur laquelle était taillé un calice avec une hostie, et une clef, le tout entouré de quatre petites croix aux extrémités. Cette pierre fut brisée par un coup de foudre, en 1625. On en remit une autre, également octogone, à la même place, avec un calice, une hostie, deux clefs en sautoir, et cette inscription:

« *Gloria in excelsis Deo!* »

En 1654, une tempête, dont il a été parlé, jetta cette boule sur la platte-forme; quoiqu'elle n'était point brisée, on en fit une autre trois années après, aussi octogone,

un peu plus grande que les précédentes; on y voyait une H entourée de petites croix, et cette inscription :

« *Urbem, Christe, tuam serva.* »

Lorsqu'en 1744 la foudre tomba neuf fois sur la Cathédrale, dans l'espace d'une heure, cette boule fut encore fortement endommagée, mais de suite renouvellée, par l'architecte Jean Michel Erlacher, qui en général s'est donné beaucoup de peine pour l'entretien de la Cathédrale, et qui, à cette occasion, a failli être suffoqué par le souffre. En 1751 les directeurs de la fabrique firent ôter cette boule endommagée par de nouveaux orages. Ils en firent élever à sa place une nouvelle, dans la même forme octogone, de la hauteur d'un pied de Paris, et de deux de diamêtre. Au-dessus de cette pierre, posée au son de la musique, on plaça une pomme de cuivre doré au feu, faite en piramyde ovale , qui pesait 36 livres, et avait trois pieds de hauteur, sur quinze pouces de diamètre. Cette pomme subit quelque temps après le sort qu'on aurait dû prévoir. Le 16 juin 1754 elle fut brisée, ainsi que le bouton et d'autres parties de la tour, par un terrible coup de tonnère. Le bouton qu'on plaça alors au-

dessus de la tour, et qu'on y voit encore aujourd'hui, est le plus simple de tous. Il est de la même forme que les précédens, ayant un pied de haut et quinze pouces de diamètre. On y a gravé une H entourée de quatre petites croix.

Pendant la révolution on posa au-dessus un bonnet rouge, en ferblanc; mais le bouton n'en fut point altéré, quoique les deux bras de la croix furent abattus, pour faire place à ce signe révolutionnaire.

Nous allons quitter l'empire des airs, pour reporter nos pas vers le sol, et après avoir examiné le bâtiment extérieur nous entrons dans

L'Eglise.

Il est impossible, en y entrant, de resister à une sensation douce et mélancolique. Nos sens et nos cœurs y sont portés à l'aspect de ce vaisseau antique et majestueux, de ces voûtes immenses, où règne un silence religieux, qui commande la méditation, et qui n'est interrompu que par le chant sacré et par les sons harmonieux des orgues. On est saisi de respect par cette nuance d'obscurité mystérieuse qui relève tous les objets, et qui est modifiée par des lumières disposées avec ce goût, qui prête

à l'ensemble tout le sublime approprié à la sainteté du lieu.

Ces cierges, dont les feux brillans du haut du grand-autel, frappent vivement l'imagination, et ajoutent infiniment au grand intérêt de cet imposant coup d'œil.

Nous allons offrir à nos lecteurs un guide sûr dans l'examen des détails de l'intérieur de l'église.

La nef et les deux latéraux de l'église sont formés par deux rangs de colonnes colossales en pierre, qui supportent l'*édifice*, et qui, au nombre de neuf de chaque coté, se prolongent depuis le grand portail jusqu'au chœur.

Dans les grandes solemnités, l'espace entre ces colonnes est décoré de quatorze belles pièces de tapisseries, faits en 1739 par Pierre d'Amour, de Paris. Elles représentent les principales actions de la vie de la Sainte-Vierge.

La plus massive de ces colonnes a 72 pieds 2 1/2 pouces de circonférence, et la plus déliée 29 pieds 8 1/2 pouces. La longueur de la nef est de 244 pieds de Strasbourg; celle du chœur de 111 pieds, 6 lignes. Ainsi la longueur de la partie intérieure de la Cathédrale, depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité du chœur, est de 355 pieds,

6 lignes. La longueur de chaque latéral, depuis la porte jusqu'à la sacristie, est de 313 pieds, 4 pouces, 6 lignes. La largeur de toute l'église est de 132 pieds, et celle du chœur de 67. La hauteur de la nef, depuis le pavé jusqu'à la voûte, est de 71 pieds, 10 pouces, 3 lignes. Ce pavé a été fait en 1534, en pierres de taille unies.

Les fenêtres de la nef, ainsi que la grande rose de vitrage, dont nous avons déjà parlé, s'élèvent au-dessus des voûtes des latéraux. Les précieuses peintures, dont elles sont ornées, jetent tout au juste le jour qu'il faut pour éclairer convenablement le temple. Ces fenêtres, dans la galerie supérieure de la nef, représentent les 74 ancêtres de J. C., tels que St. Luc les designe. (Ev. chap. 3.) Au-dessus de cette galerie se trouvent plusieurs figures de Saints martyrs et de la Ste. Vierge. La plûpart de ces peintures sur verre, comme celles dans les latéraux, ont été faites dans le 14e siècle, par Jean de Kirchheim.

Sur la première colonne, à la droite de la nef, était gravé, sur un très beau marbre, l'épitaphe du prince de Turenne, marié à Strasbourg, le 20 septembre 1723, avec la princesse polonaise Marie Caroline Sobieska. Elle y mourut peu de jours après;

le premier octobre, à l'âge de vingt-et-un ans.

En avançant dans la nef, on voit d'abord, sur la gauche :

Les Orgues.

Elles forment, d'après le style gothique, une espèce de tribune, élevée de 44 pieds au-dessus du pavé. Elle a 19 pieds, 9 pouces de roi de long, et le positif s'avance dans l'église jusqu'a 11 pieds, 6 pouces. Elle est soutenue par six grosses poûtres de chêne, fixées au mur par des crampons de fer. Au bas de ces orgues on voit en grandeur naturelle la statue de Samson monté sur un lion, dont il ouvre la gueule. Aux deux cotés sont deux hommes, de 5 pieds de taille; l'un tient une trompette, l'autre l'habillement et les attributs d'un ménétrier (*Meistersänger*) allemand du 15e siècle. Outre ces figures, qui autrefois se mouvaient au moyen de quelques ressorts, aujourd'hui entièrement usés, les orgues ont peu d'ornemens extérieurs. On y parvient par une petite porte au bas du latéral septentrional, tout près du portail; elle conduit à un escalier de 107 degrés, qu'il faut monter et en redescendre un autre de 34, d'où une galerie extérieure conduit aux orgues.

Cet ouvrage a six sommiers, trois claviers manuels, un clavier de pédale et six grands soufflets, dont chacun a douze pieds de long sur six de large; ils n'ont qu'un pli, et on les tire d'une manière toute particulière. Ces orgues ont 40 registres et 2242 tuyaux. Le plus haut, au milieu, est d'une seule pièce dans toute sa longueur, qui contient 28 pieds. Il a plus d'un pied de diamètre, et pèse 341 livres. On y a gravé l'inscription suivante:

« *Laudate Dominum in chordis et organo. Psal.* 150. »

« *Positum fuit hoc organum anno quo pax et harmonia Rastadii et Badæ in Helvetia feliciter luditur, cum suavissimo concentu principum christianorum.* »

« *Pax datur, ingentes junxit pax aurea mentes,*
Cojunxitque bonos musica læta tonos. »

Suivent les noms des directeurs de la fabrique du temps, et l'inscription se termine par le nom du facteur d'orgues:

« *Factum per Andream Silbermann.* 1714. »

Ces superbes orgues furent faites par le célèbre André Silbermann, saxon de naissance et bourgeois de Strasbourg, dans les années 1714, 15 et 16.

D'autres orgues avaient été auparavant placées dans la Cathédrale, mais elles furent détruites, en tout ou en partie, par des incendies et par d'autres accidens. Elles furent toujours posées au même endroit que celles d'aujourd'hui. Frédéric Krebser, d'Anspach, fit la plus remarquable, en 1489; elle fut reparée à plusieurs reprises; on la crut une des plus anciennes de l'Allemagne, et Silbermann en a conservé le buffet, et en a laissé une notice descriptive. Schad, dans sa description de la Cathédrale, rapporte de ces anciennes orgues un éloge très flatteur. En 1260 la Cathédrale reçut ses premières orgues, par Ulrich Engelbrecht, mais quelques années après le feu la rendit impropre au service.

A coté des orgues est une tribune bâtie en 1607, sur laquelle se plaçaient autrefois les musiciens de la Cathédrale. A la même hauteur à peu près, on voit sur les deux cotés de la nef, des petites galeries, qui, lors d'une solemnité particulière, contiennent un grand nombre de personnes.

Un peu plus en avant dans la nef, adossée à un pilier, et entourée d'un grillage de fer, se trouve

La Chaire.

L'architecte Jean Hammerer l'a construite en 1486. On la doit principalement aux soins de l'Ammeistre Pierre Schott. La chapelle de St. Laurent, où se trouvait la vieille chaire, n'a pas été assez spacieuse pour contenir la foule qu'attirait l'éloquence du célèbre prédicateur Jean Geiler, de Kaysersberg.

Cette chaire est portée par une colonne de pierre, entourée de six plus petites. Elle est remarquable par sa sculpture gothique, renouvellée de nos jours; elle fait honneur à la délicatesse du ciseau des artistes du 15e siècle. Elle est ornée de 40 à 50 petites statues de différente hauteur, dont quelques unes sont de pierre de liais, et quelques autres d'albâtre. On voit d'abord sur le devant de la chaire un crucifix; la Sainte Vierge et St. Jean aux cotés; à l'entour les apôtres et quelques anges, portant les instrumens de la passion de J. C. Plus bas sont les quatre évangélistes, plusieurs martyrs de l'un et de l'autre sexe, et quelques pères de l'Eglise. Au pied du pilier principal il y avait quelques figures assez singulières d'oiseaux. L'appui-main de la rampe de l'escalier, qui conduit à la chaire, et la

porte de celle-ci, étaient autrefois semés de petites figures grotesques et bizarres. Le *chapiteau* qui, dans son origine, couvrait la chaire, n'étant fait que de bois de tilleul, était, en 1616, hors d'état de servir. On en fit faire un nouveau en 1617, par le menuisier Conrad Cullin et son fils. Il était de bois et très artistement travaillé; entre autres ornemens, l'image du Seigneur resuscité s'élevait sur le sommet; ce chapiteau a été perdu, et celui qui aujourd'hui couvre la chaire est tout *neuf.* On y voit la colombe, symbole de l'Esprit de Dieu; ensuite sur des nuages, fort bien travaillés, des figures d'anges, dont l'un tient une croix, et l'autre un calice, et enfin beaucoup d'autres ornemens; mais malgré le goût qui a présidé à l'exécution de cet ouvrage, sa forme moderne ne repond pas au style antique de la chaire. Il y avait autrefois encore deux autres chaires dans la Cathédrale, l'une de bois, et l'autre de pierre.

Tout près de la chaire actuelle se trouvait jusqu'en 1682, la *chapelle de la Sainte Vierge,* où, jusqu'en 1617, se plaçaient le magistrat et les personnes de distinction, pour entendre le sermon. Cette chapelle fut bâtie par Ervin de Steinbach, deux

années avant sa mort, comme on l'apprenait par l'inscription suivante:

« *M. CCC. XVI. ædificavit hoc opus Magister Ervin.* »

On avait encore gravé au-dessus de cette chapelle, en grandes lettres gothiques, l'*Ave Maria*, la reponse de la Vierge, et le *Credo.*

Non loin de la chaire, vers l'orient, et vis-à-vis le grand portail, s'élève

Le Chœnr.

Il passe pour être encore en partie le même, que Charlemagne fit bâtir sur la fin du 8[e] siècle; mais on y a tant changé, que nous le voyons dans une forme toute nouvelle. Comme il est plus haut de 12 à 15 pieds que le pavé de l'église, dont il est séparé par un beau grillage, on y monte par un large escalier. Au commencement du chœur on découvre des deux cotés les *autels de St. Jean-Baptiste et de St. Arbogaste,* au-dessus desquels on a placé *deux tribunes.* Sur celle à droite s'exécute la musique. Plus loin il y a une porte de chaque coté, par laquelle on parvient à l'église. Près de ces portes, il y a deux trones, occupés quand il y a un service solemnel. Le *pavé du chœur* est lozangé en marbre.

Au milieu se trouve le *grand autel*, construit en 1763, d'après les dessins de Massol. Le devant de cet autel est entièrement en marbre, et porte un cadre en ovale, qui représente la résurrection de J. C. A chaque coté de l'autel est un ange en étain doré, à genoux et prosterné. Ces deux anges ont été modelés en 1766, par Olivier. Le grand autel n'a d'autre ornement qu'un grand crucifix et six grands chandeliers de similor. Il est surmonté d'un dôme, couvert en cuivre, avec un balcon extérieur. La coupole du chœur est supportée par quatre grands piliers de pierre. Derrière l'autel il y a trois rangs de stalles, surmontées de différens ornemens, et au milieu desquels sont pratiquées deux portes cachées, dont l'une conduisait aux archives, et l'autre au trésor de la Cathédrale. A la partie la plus orientale du chœur, est élevé le siège épiscopal. Autrefois ce chœur était richement orné de toutes sortes d'inscriptions, de tableaux, etc.

L'*ancien grand autel*, fait en 1501, par Nicolas de Haguenau, très artistement travaillé, était composé de dix-huit pièces en bois, représentant la nativité de J. C., sa circoncision, l'adoration des mages et sa sépulture; la mort de la Ste. Vierge, la visita-

tion de Ste. Elisabeth, les images des SS. Jean-Baptiste, Laurent, Amand, Arbogaste, etc. On trouve dans Schad la belle gravure qu'en a faite en 1617 Isaac Brun, de Strasbourg. Cet autel, après avoir été placé pendant quelque temps à Erstein, bourg, près de Strasbourg, fut ramené en cette ville, où il est vraisemblablement devenu la proie des flammas.

Les *trophées*, que nos pères avaient placées dans le chœur de la Cathédrale, en l'honneur de Dieu, et pour servir d'émulation à leurs descendans, furent un des plus beaux ornemens de l'église. Dix-huit drapeaux, conquis par les Strasbourgeois *seuls*, à la bataille de Morat, en 1476, sur l'armée de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qu'ils combattirent comme alliés des suisses, et quatorze qu'ils avaient pris en 1477, à la bataille de Nancy, attestaient leur valeur. On sait que Charles a été tué à cette bataille; quelques vieilles chroniques prétendent qu'il a reçu le coup mortel d'un boulanger de Strasbourg. Ces trophées furent déplacées de la Cathédrale en 1531, par ordre du magistrat.

Au-dessous du chœur on trouve

Le saint Sépulcre.

On y parvenait, jusqu'en 1732 par deux

escaliers, du milieu de la nef. Lors de l'agrandissement du chœur, ils y furent placés des deux cotés, en face des portes du sud et du nord, tels qu'encore aujourd'-hui ils conduisent dans le caveau voûté du sépulcre, qui est une grande chapelle souterraine. A l'entrée on remarque la *montagne des oliviers* (Œlberg), retirée du couvent des Augustins; on y voit, taillé en pierre, J. C. priant à genoux; l'ange qui lui apparaît sur le rocher, le calice en main; ses trois disciples endormis; Judas à l'entrée du jardin, avec les juifs et les soldats romains, pour se saisir du Sauveur; les tours et les maisons de Jérusalem dans le lointain. Les figures sont de grandeur naturelle, et le groupe des huit soldats est d'un seul bloc.

Un *autel* se trouve vis-à-vis, au fond de la chapelle. Pendant la semaine sainte ce lieu est décoré de riches tapisseries, et éclairé d'un grand nombre de cierges.

Ces belles dispositions n'ont été faites qu'en 1682. Ce caveau n'a servi auparavant qu'à descendre, pour voir les fondemens de l'église, reposant dans l'eau du Rhin.

En remontant du saint sépulcre par l'escalier au sud, nous nous retrouvons dans l'église, au bout du *latéral droit*. On y

observe à gauche, la porte de la seule *sacristie* de ce coté. C'était, jusqu'en 1683, la chapelle de St. André. On y remarque des *épitaphes* des évêques de Strasbourg et de quelques bienfaiteurs de la Cathédrale. Sur la fenêtre, au-dessus de la porte, on voit la figure colossale de St. Christophe. La statue de ce Saint, grossièrement travaillée, de 36 pieds de haut, s'est trouvée au-dessus des orgues de la Cathédrale jusqu'en 1531. C'est pour frapper facilement la vue, que la statue de ce Saint a été représentée dans une forme colossale dans beaucoup d'églises. On attribue cette précaution à un préjugé autrefois assez généralement reçu, qu'on était préservé de mort subite le jour qu'on aurait eu le bonheur de contempler la figure de St. Christophe. D'autres fenêtres peintes sont au-dessus de l'horloge, et deux jolies petites roses de vitrage au-dessus du portail. Au coin de la petite galerie, au-dessus de la porte de la sacristie, est le buste d'un homme qui paraît considérer le *pilier* vis-à-vis de lui, et examiner s'il est assez fort pour soutenir tout le poids dont il est chargé. Ce pilier, qui soutient toute la voûte, mérite d'être observé. On y voit tout au haut quatre anges, dont l'un tient une croix et l'autre une

couronne; plus bas encore quatre anges avec des trompettes, et au-dessous, à 10 ou 12 pieds du pavé, les quatre évangélistes; enfin un grand *bénitier* de pierre, tel qu'on en trouve près de chacune des quatre portes de l'église, habituellement ouvertes. Au pied du pilier, dans un coin, vers le chœur, on voit la *plus petite pierre de l'église.* Au mur vers l'horloge, on voit un tour de cercle de 30 pieds, 2 pouces, qui marque la circonférence de la grosse cloche, dont nous avons parlé, et tout près il y a, contre le mur, un bout d'arc, qui paraît droit quand on le regarde de front, et penché quand on le considère de coté.

Dans cette partie de l'église, on voit

L'Horloge.

D'après le temoignage de Jaucourt, (Dict. encyclop. t. 8, p. 300) « l'horloge de Strasbourg jouît d'une grande réputation, et passa pour une des plus merveilleuses de l'Europe. »

L'horloge de Lyon, travaillée par Nicolas Lipp, de Basle, et qui passe pour une des plus belles de France, ne prend rang qu'après celle de Strasbourg, Dès son origine, celle-ci fut chantée en vers allemands, et elle fut comptée, avec la tour de la Ca-

thédrale, parmi les merveilles de l'Allemagne. Une tradition assez généralement reçue parmi le peuple de Strasbourg, mais fausse et ridicule, attribue l'invention de cette horloge au grand Copernic, auquel, ajoute-t-elle, le magistrat fit ensuite créver les yeux, pour l'empêcher d'en faire de semblables. Mais Copernic n'a jamais été à Strasbourg, et l'horloge de cette ville ne fut commencée que 27 ans après sa mort. Son portrait, à une des tourelles, peut avoir donné lieu à cette fausse opinion. Nous donnerons ici quelques détails sur l'origine de ce chef-d'œuvre.

La première horloge de la Cathédrale fut faite déjà au milieu du 14e siècle. Elle fut vis-à-vis de la place qu'occupe celle d'aujourd'hui; on voit encore dans le mur les restes de pierres qui la soutenaient. Sa cage fut en bois, tandis que celle de l'horloge actuelle est en pierre. Ce premier essai néanmoins était déjà un ouvrage très distingué. Après 200 ans elle tomba en ruines, et les directeurs de la fabrique résolurent, en 1547, d'en faire élever une nouvelle. Trois fameux mathématiciens, Chrétien Herlin, Michel Heer et Nicolas Brückner, furent chargés d'en dresser le plan, et de présider aux travaux. L'ouvrage, déjà assez

avancé, fut interrompu en 1562, par la mort d'Herlin, et par d'autres circonstances, que fit naître l'intérim de Charles-Quint. Les travaux ne furent repris qu'en 1570. Alors Conrad Dasypodius, professeur de mathématique à l'université de Strasbourg, élève d'Herlin, fut choisi pour dresser un nouveau plan, d'après les principes de l'astronomie et de la mécanique. Ce plan achevé, fut soumis par son auteur à l'examen des mathématiciens de l'université de Fribourg, qui l'approuvèrent, et on commença à l'exécuter au mois de mai 1571. Il s'associa David Wolkstein, de Breslau, son ami, qu'il fit venir d'Augsbourg. Toute la peinture fut confiée aux soins de Tobie Stimmer, peintre à Strasbourg, et on s'en remit pour le principal travail du rouage et des mouvemens de l'horloge, à l'habileté reconnue des frères Isaac et Josias Habrecht, de Schaffhouse. Les travaux étaient encore loin de leur terme, lorsque ce dernier fut appelé par l'électeur de Cologne; Isaac Habrecht acheva seul son ouvrage.

Dasypodius présidait à tous les travaux et avait l'œil à tout. Le zèle et les efforts réunis de tous les ouvriers, permirent d'achever l'horloge le 24 juin 1574.

L'auteur du plan et le directeur des

travaux a eu la satisfaction de survivre 27 ans à la construction de ce chef-d'œuvre. Isaac Habrecht fut nommé, en récompense, horloger de la ville et de la Cathédrale, et lors de sa mort, à l'âge de 76 ans, arrivée en 1620, son fils Abraham Habrecht lui fut donné pour successeur. Cette famille d'artistes conserva cette place jusqu'en 1732, époque de son entière extinction. En 1669 Abraham Habrecht retoucha l'ouvrage de son grand-père; à cette occasion quelques peintures nouvelles, quelques sentences latines y furent appliquées. En 1732 J. J. Straubhaar, successeur du dernier de la famille Habrecht, y fit encore quelques réparations majeures; aujourd'hui ce chef-d'œuvre est presque tombé en ruine.

Nous passons actuellement à sa description:

Cette horloge est d'abord entourée d'une balustrade en bois, puis d'un grillage en fer, de 7 à huit pieds de haut. Elle est divisée en trois étages; à la base il y a un globe astronomique, porté sur le dos d'un pélican. Dasypodius l'avait fait en 1557, pour son propre usage, et l'estima beaucoup. Ce globe, qui a trois pieds de diamètre, pèse cent livres, quoiqu'il ne soit entré dans sa composition que de la toile, du mastic, de

la craie et du papier. Il tournait dans vingt-quatre heures, et représentait le lever et le coucher du soleil et de la lune, ainsi que le cours et le mouvement du firmament, au moyen de quelques ressorts cachés dans le pélican.

Au premier étage, près de ce globe, se trouve un tableau rond, de 10 pieds, et divisé en trois parties. La première et la plus grande, contenait un calendrier perpétuel; Apollon et Diane étaient aux deux côtés, comme symboles du soleil et de la lune; le premier marqua chaque jour de l'année avec une flèche, et la seconde fixa le jour où se termine la moitié de l'année. Cette partie du tableau avait son mouvement de la gauche à la droite, et tournait une fois par an. La seconde partie avait son mouvement de la droite à la gauche, et ne tournait qu'une fois dans cent ans. Elle indiquait le siècle courant (c'est-à-dire de 1573 — 1673); les équinoxes; les heures et leurs minutes; les dates de la quinquagésime, de pâques et de l'avent; les concurrents, la lettre dominicale, les bissextes et autres objets du calendrier Julien. La troisième partie du rond, qui est la plus petite, est placée au milieu et n'a aucun mouvement; elle représente la carte du

cours du Rhin, et un plan de Strasbourg. On y lit aussi les noms de ceux, qui ont fait l'horloge. Aux quatre côtés du grand tableau rond sont représentées les quatre monarchies du monde, suivant la prophétie de Daniel, peintes par Tobie Stimmer. A droite et à gauche de ce tableau sont deux grandes tables, autrefois amovibles, qui représentaient les éclipses visibles du soleil et de la lune, depuis 1573 jusq'en 1605, et depuis 1613 jusqu'en 1649. Immédiatement au-dessus du tableau, sur une espèce d'avance, sont placées les sept planètes, ou les sept dieux, auxquels chaque jour de la semaine est consacré. Ils sont assis chacun sur un char, traînés par les animaux, qu'on leur donne pour attributs. Ils paraissaient tour à tour, aux jours qui leur sont affectés, et dont les noms sont écrits sur les roues des chars. Aux deux côtés de cette avance, Stimmer avait peint la création des premiers hommes, et la résurrection des morts; on lit au-dessus de la première, le 1er verset du chapitre 1er de la Genèse; au-dessus de la seconde, une partie du verset 17 du chapitre 65, et une partie du verset 19 du chapitre 26 du prophète Isaï. Un peu plus haut est le cadran, qui marquait les quarts-d'heure et les minutes;

on y voit une tête de mort, un serpent et une pomme; des deux côtés sont assis deux enfans ou anges, l'un tenant en main un sablier, qu'il tournait quand l'heure sonnait; l'autre un sceptre, qu'il levait pour sonner les coups. C'est ainsi que dans l'ancienne horloge les trois rois s'inclinaient devant la Ste. Vierge, quand l'heure sonnait.

Au second étage se trouve un grand astrolabe, sur lequel tournaient les aiguilles des sept planètes; elles observaient exactement le mouvement et la position que chacune d'elles a dans le zodiaque; la plus grande de ces aiguilles marquait les heures; au centre de cet astrolabe on voit le globe terrestre; à ses quatre côtés sont dépeintes les quatre saisons, figurées par les quatre âges de l'homme. Chaque côté du second étage est orné d'un lion, dont l'un tenait les armes de la ville, et l'autre celles des directeurs de la fabrique; au-dessus de l'astrolabe est un cadran, qui marquait le cours et le quantième de la lune, dont on voyait les phases au moyen d'une espèce de nuage, duquel cet astre s'élevait d'un côté, montrant son croissant, son premier quartier et son plein, et sous lequel il rentrait de l'autre côté, montrant également sa décroissance.

Au troisième étage est une roue, sur laquelle sont attachés quatre jacquemarts, représentant les quatre âges de l'homme, qui frappaient les quarts-d'heure sur des cymbales; plus haut on voit la clochette qui sonne les heures. J. C. est d'un côté, et de l'autre la mort, qui s'approchait à chaque quart-d'heure, et était repoussée par le Sauveur; mais à l'approche de l'heure, J. C. se retirait, et la mort, revenant sur ses pas, la sonnait.

C'est ainsi que par d'heureux accords, nos ancêtres ont toujours su réunir à d'ingénieuses inventions, la solidité de leurs travaux.

Le troisième étage de l'horloge est couronné par un dôme, artistement décoré de figures emblématiques, et pourvu de clochettes, dont le son harmonieux formait un agréable carillon, de l'invention de David Wolkstein; quelques airs d'anciens cantiques y étaient fort bien répétés.

La cage de l'horloge est encore ornée de beaucoup de peintures, sculptures, inscriptions, etc. La tourelle, sur la gauche, renferme les poids et contrepoids de l'horloge. Tobie Stimmer l'a aussi enrichie de peintures; dans la partie inférieure est le portrait de Nicolas Copernic, dont l'original

avait été envoyé de Dantzik à Dasypodius; au-dessus se voit la représentation du colosse, designé dans le chapitre 7 du prophète Daniel, et plus haut Uranie, celle des neuf muses, qui préside aux sciences astronomiques.

Sur la gauche de la tourelle, vis-à-vis le chœur, sont les trois parques; Lachésis tenant la guenouille; Clotho filant, et Atropos coupant le fil de la vie. Tout au-dessus de la tourelle est un coq automate, la seule pièce conservée de l'ancienne horloge de l'année 1352. Ce coq, après le son du carillon, commençait à battre des ailes, à allonger le col et à chanter deux fois, d'abord à chaque heure; mais deux coups de tonnère l'ayant frappé en 1625 et 1640, on n'a plus pu réparer sa mécanique que pour le faire chanter les dimanches et fêtes, à midi. Aujourd'hui ce coq est entièrement muet et mort.

Il en est malheureusement de même de toutes les parties de l'horloge; cependant ses débris n'en attestent pas moins encore un monument glorieux du talent de ses auteurs, et de la générosité signalée que l'antique Strasbourg savait prodiguer à ses artistes, dans le choix desquels elle a toujours mis tous ses soins.

Sur la droite, à côté du portail, un escalier en pierre, fait en limaçon, conduit à l'horloge.

En quittant l'horloge, pour descendre le latéral droit de l'église, on voit d'abord à un pilier du chœur l'épitaphe de J. Geiler, de Kaisersberg, qui pendant trente années était prédicateur de la Cathédrale. Son exemple, autant que ses paroles, prêchèrent éloquemment l'évangile du Christ; il mourut en 1510. Les vers suivans sur son épitaphe, perpétuent sa mémoire :

« *Joanni Geiler Kaisersbergio, theologo integerrimo, qui annos supra* 30 *Christi legem Argentinensibus, exemplo et sermone, constantissime patefecit, ut immortalis sit ejus, pro maximis suis meritis, memoria, hujus loci commendator et fratres hoc saxum, summo cum favore, posuere. Obiit decimi Martii, anno Domini M. D. X.* »

« *Quem merito defles urbs Argentina Joannes*
Geiler, monte quidem Cæsaris est genitus.
Sede sub hac recubat, quam rexit præco tonantis,
Per sex lustra docens verba salutifera. »

Plus loin, on voit à gauche

La Chapelle de Ste. Cathérine.

Elle fut bâtie en 1331, sous Berthold de Buchek, évêque de Strasbourg, qui en 1340 y fit construire son tombeau. Il demanda un jour à l'architecte, si cet ouvrage avançait? Celui-ci lui repondit qu'il serait assez magnifique pour y reposer le corps de J. C. L'évêque l'ayant trouvé tel, dit, qu'il n'était pas convenant que son tombeau fut plus somptueux que celui du Seigneur: en conséquence il ordonna, qu'il servirait de St. sépulcre, auparavant situé au nord de l'église, à côté de l'escalier conduisant au caveau au-dessous du chœur, près du baptistaire. La chapelle de Ste. Cathérine fut employée à cet usage jusqu'en 1525. Ce pieux évêque, mort en 1353, fut enterré dans cette chapelle. Son tombeau fut ouvert en 1547, l'architecte Daniel Specklé voulant faire des réparations dans la chapelle de Ste. Cathérine, et après presque deux siècles, on y trouva le corps tout entier de ce prélat, dans ses habits pontificaux. Son épitaphe dans la chapelle de Ste. Cathérine, gravée en lettres d'or dans le mur, est ainsi conçue:

" *Anno Dni. M. CCC. LIII. in die beatæ Catharinæ virginis, in hac capella, per*

se in honorem ejusdem virginis, constructa, sepultus est venerabilis Bertholdus de Bucheke, natus Landgravius in Burgunden, hujus ecclesiæ Episcopus, qui ecclesiam hanc XXV. annis sapienter rexit. Orate pro eo! "

Outre cette épitaphe, cette chapelle en contient encore quelques autres. On y trouve les autels de la résurrection de J. C. et de la Ste. Vierge. Les douze apôtres, Ste. Marthe et Ste. Marie sont peints sur les fenêtres. Devant la chapelle on voit, sur de petites colonnes, les statues en pierre de Ste. Cathérine et de Ste. Elisabeth; et celles des SS. Florent, Paul et Jean; elles ont été renouvellées. Au-dessus de l'entrée est un crucifix très bien travaillé.

Tout près de cette chapelle est la porte qui conduit de l'église dans l'attelier des tailleurs de pierre, (Steinhütte), dont nous avons parlé ci-dessus, et dans la cour de laquelle se trouvent beaucoup d'anciennes épitaphes, inscriptions, colonnes, statues, etc. A côté de cette porte, on voyait autrefois un ancien puits, dont l'eau servait aux payens, pour laver les sacrifices qu'ils offraient à leurs idôles, sur-tout à Hercule ou Kruzmanna. St. Remi, archevêque de Rheims, mort en 803, le bénit du tems de

Clovis, et en forma le baptistaire. Les curés de la ville et ceux des environs, se sont servi, pendant près de 600 ans, de l'eau de ce puits pour le baptême; il avait 34 pieds de profondeur. Un soldat y tomba en 1696 et en fut retiré mort. En 1766 il fut entièrement comblé et mis au niveau du pavé. La pierre qui le couvre, en marque l'ancienne place par un anneau de fer y attaché.

Depuis la chapelle de Ste. Cathérine, jusqu'au portail du latéral méridional, sont six rangées de fenêtres, dont chacune a seize panneaux.

La première fenêtre, à partir de la chapelle, représente :

1. Sainte Anne.
2. L'apparition d'un ange à St. Joachim.
3. Le mariage de ces deux Saints.
4. La naissance de la Vierge Marie.
5. Sa présentation,
6. Sa généalogie.
7. Les jeunes gens de la maison de David.
8. Le mariage de Marie avec Joseph.
9. L'annonciation.
10. La nativité de J. C.
11. L'arrivée des bergers.
12. L'adoration des mages.
13. La présentation de J. C. au temple.

14. Le massacre des innocens.
15. La fuite en Egypte.
16. J. C. enseigne au temple.

Au-dessus de cette première fenêtre, sur un des panneaux de laquelle est représentée l'annonciation de la Ste. Vierge, on lit ces mots :

« *Ave Maria, gratia plena.* »

La seconde fenêtre représente :

1. L'histoire de la femme adultère.
2. La résurrection de Lazare.
3. Caïphe prédit la mort de J. C.
4. Zachée monté sur un sýcomore.
5. La Samaritaine.
6. Marie Madelaine lavant les pieds de J. C.
7. La tempête sur le lac de Génézareth.
8. La transfiguration.
9. La guérison du paralytique.
10. La résurrection de la fille de Jaïr.
11. J. C. nourissant cinq mille hommes.
12. J. C. chassant les démons.
13. La guérison du lépreux.
14. La tentation.
15. Les nôces de Cana.
16. J. C. prêchant au temple.

On voit sur la troisième fenêtre :

1. L'entrée de J. C. dans Jérusalem.

2. La Sainte Cène.
3. J. C. lavant les pieds à ses disciples.
4. J. C. à Gethsémanée.
5. Le baiser de Judas.
6. J. C. devant Annas.
7. J. C. devant Caïphe.
8. La flagellation.
9. Le couronnement.
10. J. C. outragé.
11. Portant sa croix.
12. Les deux larrons.
13. Le bon larron.
14. J. C. à la croix.
15. Le mauvais larron.
16. La sépulture du Christ.

Au-dessous de cette fenêtre, on lit l'explication suivante de la passion de notre Seigneur :

« *Diess bezeichnet die Marter unsers Herrn Jesu Christi, der uns erlöset hat vom ewigen Tod.* »

La quatrième fenêtre montre :

1. J. C. descendant aux limbes pour en délivrer les âmes des justes.
2. L'enfer.
3. La résurrection de J. C.
4. L'ange près du tombeau.

5. J. C. apparaissant à Marie Madelaine.
6. Les saintes femmes appercevant les anges.
7. Le voyage à Emaüs.
8. Le Seigneur apparaissant à ses disciples.
9. Thomas touchant ses plaies.
10. J. C. apparaissant pour la seconde fois à ses disciples.
11. La pêche au nom de J. C.
12. J. C. apparaissant pour la troisième fois à ses disciples.
13. L'ascension.
14. Les apôtres voyant leur maître monter au ciel.
15. Ils attendent le St. Esprit.
16. Le St. Esprit descend sur eux.

Au-dessous de cette fenêtre se trouvent ces rimes allemandes sur la résurrection:

« *Gott brach der Höllen Thür,*
und nahm die Seine herfür,
und erstund am dritten Tag
das war dem Teufel grosse Klag. »

La cinquiéme fenêtre représente le jugement dernier : au haut on voit J. C. Juge, assis sur un arc-en-ciel; les élus sont à sa droite, à sa gauche les reprouvés, auprès de la gueule de l'enfer.

La sixième fenêtre enfin contient la Jéru-

salem céleste : on voit les Saints dans leur gloire, et J. C. au milieu d'eux, en la personne d'un pauvre, et autour de lui, dans cinq différens panneaux, les œuvres de miséricorde selon l'évangile de St. Matthieu, chap. 25, v. 35 et 36. On regrette qu'une partie de cette fenêtre soit masquée par une petite loge d'un étage, servant de couche nocturne au garde de la Cathédrale. Tout près, à côté du portail, sont aussi les escaliers qui, de l'église, conduisent à la tour. Au-dessus de la dernière fenêtre du latéral méridional, ainsi que de quelques autres fenêtres de l'église, il y a de belles roses de vitrage.

Au chapiteau du grand pilier, vis-à-vis de la loge du garde, est un homme à cheval, taillé dans la pierre, qu'on prétend représenter le meunier qui a amené la première pierre de cet édifice. De pareilles figures se voient encore en différens endroits de l'église.

Nous passons maintenant au latéral opposé, où l'on observe d'abord les fenêtres peintes. Il y en a aussi six rangées, depuis le portail jusqu'à la chapelle de St. Laurent. La première de ces fenêtres, à partir du portail, contient les traits suivans des sept premiers chapitres de la Genèse :

1. La création du monde.
2. Adam et Eve.
3. Le pêché d'Eve.
4. Adam et Eve chassés du paradis.
5. La mort d'Abel.
6. Préparation de l'arche de Noë.
7. Elle flotte sur les eaux.

Les quatre rangées suivantes représentent plusieurs Rois et Empereurs, qui ont été les bienfaiteurs de la Cathédrale; tous en grandeur plus que naturelle.

On voit au second rang, à partir du portail, Henri I, Henri II et Frédéric I.

Au troisième, l'Empereur Lothaire et ses trois fils : Louis, Lothaire et Charles.

Au quatrième, Pépin, Charlemagne, Louis-le-débonnaire, et Charles-le-chauve.

Au cinquième, Henri III, Henri IV, Philippe et Frédéric II.

La sixième fenètre représente les trois rois qui vont offrir leurs présens à l'enfant Jésus. On y lit :

« *Gloria in excelsis Deo!* »

et les noms des trois rois.

La figure de la Ste Vierge, qui tient l'enfant Jésus, n'est pas, comme les autres peintures grotesques en verre, mais toujours remarquables, un ouvrage du 14e siècle; elle

n'a été peinte qu'en 1756, par Jean Daniel Dannegger.

Au bout de ces rangées de fenêtres, nous trouvons à gauche :

La Chapelle de St. Laurent.

Au-dessus de son entrée est aussi une fenêtre peinte, qui représente J. C. et la Vierge Marie. Le culte de St. Laurent est très ancien dans la Cathédrale de Strasbourg, et date du temps de Charlemagne. Le plan de cette chapelle a été dressé par l'architecte Jaques de Landshut, mort en 1495, et dont l'épitaphe était vue autrefois sur la droite de la porte de la sacristie du grand chœur, conçue en ces termes :

« 1493 *nach Christi Geburt fürwahr*
Jacob Landshut Werkmeister war,
er übet hier seine Kunst nach rechter Art;
er ist mit Tod abgangen im Jahr 1495.
Gott wolle im ewigen Leben,
der Seele Fried und Ruhe geben! »

Les fondemens de cette chapelle furent jetés une année avant sa mort, à 21 pieds de profondeur. Elle fut achevée en 1505, après onze années de travail. La boiserie fut faite en 1748, par Geofroi Zembrotski, de Dantzik, et cet ouvrage lui tint lieu de chef-d'œuvre ordinaire, prescrit par les

statuts de la maîtrise des menuisiers. La chapelle vient d'être entièrement reblanchie, et par là elle a beaucoup perdu de cette teinte antique et vénérable, qui augmente dans les temples le respect religieux. Plusieurs épitaphes s'y trouvent encore ; la plus remarquable est celle de St.-André-Marnais-de-la-Bâtie, commandant d'armes de Strasbourg, sous Louis XIV; elle est gravée en lettres d'or sur un beau marbre noir, à l'une des entrées de la chapelle. Il y a quatre autels : l'autel paroissial de St. Laurent, au-dessus duquel un assez beau tableau représente le martyr de ce Saint; au reste, en fait de tableaux, la Cathédrale n'a rien de bien distingué. Aux deux côtés de cet autel, qui est au milieu, sont ceux de la Ste. Vierge et de St. Joseph. A l'entrée de la chapelle se trouve l'autel des trois rois, devant lequel est l'entrée d'un caveau achevé en 1741, qui s'étend sous la chapelle, dans toute sa largeur. Ce caveau est destiné pour être la sépulture des évêques, qui seuls peuvent être enterrés dans l'église; prérogative dont ils jouissaient déjà au 7[e] siècle; l'évêque Wérinhaire fut enterré sous l'autel de St. Laurent. Plus tard cette faveur fut accordée aux seigneurs bienfaiteurs ou dotateurs de l'église; ce que prouvent les tombes et épitaphes, dont les

plus remarquables sont indiquées dans cet ouvrage. Un bien plus grand nombre s'y était trouvé avant 1534, époque à laquelle on en enleva beaucoup, pour les employer au pavé de l'église.

Ce fut d'abord par esprit de religion qu'on desira reposer dans les temples, où l'on comptait sur les prières des fidèles, qui, en foulant journellement les cendres des morts, se ressouviendraient d'eux plus aisément. Cependant la vanité et l'intérêt paraissent avoir eu leur part à l'origine et à la continuation de cet usage. Dans les années 1526, 1527 et 1531 il fut aboli provisoirement; les petits cimetières attenants à la Cathédrale furent fermés, et on en établit trois autres hors des murs de la ville. Le 10 mars 1776 Louis XVI ordonna que personne, soit ecclésiastique, soit laïc, ne serait plus enterré dans les églises, à l'exception de leurs principaux chefs, et sur-tout de l'évêque. On avait appris par de fréquentes et tristes expériences, que les anciens ont eu bien raison de placer les tombeaux sur les grands chemins, ou dans les champs voisins.

En avançant vers le bout du latéral septentrional, on apperçoit d'abord, entre le chœur et le portail, un grand pilier qui, comme celui du côté opposé, soutient toute la voûte. Ce pilier n'a aucun

ornement; autrefois on y avait suspendu une corne singulière : elle était recourbée et creuse, de 6 pieds 8 pouces de long; le gros bout avait 4 pouces d'épaisseur, d'où elle diminuait à proportion; sa couleur ressemblait à celle de l'ivoir surannée; elle pesait plus de trente livres; les uns en faisaient une serre du griffon fabuleux; les autres disaient que c'était la corne d'un buffle de Hongrie, qui amena des pierres pour l'édifice de la Cathédrale; mais vraisemblablement c'était la corne du taureau sauvage (*Auerochs, urus*, de Buffon) qu'on trouvait autrefois dans les grandes forêts de l'Allemagne. Dans le trésor de la Cathédrale on conservait encore une autre corne également singulière, qu'on croyait être celle de la licorne fabuleuse, mais qui probablement était l'arme de Narwhal, poisson des mers septentrionales, que les marins nomment la licorne de mer.

A quelques pas du pilier dont nous venons de parler, une portion du pavé est marqué de clous, d'où l'on peut voir, par l'ouverture d'un carreau d'une fenêtre supérieure, le haut de la tour, et en calculer la hauteur; opération qui a déjà eu lieu plusieurs fois.

Plus près du portail on remarque dans le mur, au-dessous de la dernière croisée,

la pierre qui a le grain le plus tendre de toutes celles de tout l'édifice.

A droite, tout près du chœur, est le baptistaire, qui y fut placé en 1453; auparavant il était dans le lieu qu'occupait le puits payen, dont nous avons parlé.

L'architecte Jodaque Dotzinger a fourni le dessin de ce baptistaire. Dans sa partie supérieure est un bassin en cuivre; la partie inférieure ou le pied, est d'un seul bloc de pierre.

De ce côté de l'église se trouvent cinq sacristies; ainsi il y en a six en tout dans la Cathédrale.

Entre les deux sacristies du grand chapitre et du grand chœur est l'autel du Christ, le onzième et dernier de ceux qui aujourd'hui sont dans cette église; tandis que de vieilles chroniques y comptent plus de cinquante, et onze chapelles; aujourd'hui elles ne sont qu'à trois.

Dans la sacristie du grand chœur, autrefois chapelle comme toutes les autres, est le tombeau de Conrad II de Lichtemberg, évêque sous lequel, comme nous l'avons dit, la tour de la Cathédrale a été commencée. Sa statue en pierre, de grandeur naturelle, y est couchée au pied de l'épitaphe, qui indique le jour de sa mort, sa dignité, ses grandes qualités

et la durée de ses fonctions. Elle est ainsi conçue :

« *Anno Dni. M. CC. LXXXX. IX. Kal. Augusti obiit Dominus Conradus II. de Lichtemberg natus, Argentinensis Episcopus, hic sepultus, qui omnibus bonis conditionibus, quæ in homine mundiali debent concurrere, eminebat, nec sibi visus similis est in illis. Sedit autem annos 25 et mensibus 6. Orate pro eo!* »

Parmi plusieurs autres épitaphes, qu'on voit dans les sacristies, il y a celle du premier imprimeur de Strasbourg, *Jean Mentelin.* Elle est en vers allemands, assez remarquable par la naïveté de son style, pour nous permettre d'espérer que sa traduction en français, pourra être intéressante pour le lecteur.

» *Enfin je repose ici, Jean Mentelin, qui, par la grâce de Dieu, ai le premier inventé dans Strasbourg, des caractères d'imprimerie, par le moyen desquels un homme écrira plus dans un jour, qu'autrefois dans un an. Cet art se perpétuera jusqu'à la fin du monde. Or, il serait juste qu'on en rendît grâces à Dieu, et, sans vanité, à mon industrie; mais au défaut de ce que devraient faire les hommes, le Seigneur lui-même m'a choisi ce monument, et a voulu, qu'en recompense d'une si belle invention, l'édifice de la Cathédrale me servît de mausolée.* «

Au-dessus de la sacristie du grand chœur,

la fenêtre supérieure représente J. C., et plus bas St. Laurent. La fenêtre voisine contient les figures peintes de la Ste. Vierge et de St. Jean. Au-dessus de la porte de cette même sacristie, sont écrits en grands caractères d'or, sur un fond verd, les dix commandemens de Dieu, en langue allemande.

On s'est attaché dans cette esquise à présenter les objets les plus remarquables et les plus dignes de l'attention de l'observateur, auquel elle peut servir d'un guide sûr. Il est inutile de dire que beaucoup d'inscriptions, de figures, de statues, qui se trouvent à l'extérieur et dans l'intérieur de la Cathédrale, ont été passées sous silence, comme ne présentant pas un intérêt suffisant pour s'y arrêter; mais au sçu de l'auteur, rien d'essentiel n'a éte omis. On ne prétend pas à la perfection; il est impossible de livrer une description digne de ce grand monument. Puisse cet opuscule éclairer agréablement les recherches du voyageur et du curieux, et lui servir à conserver dans son souvenir l'idée des détails qu'il aura vu et examiné. La contemplation de l'ensemble majestueux, laissera dans son âme une vive et profonde impression.

